Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 21 — 27 Mai 1962 — Prix : 0,40 NF

Editorial

L'EGLISE ET LES GRÈVES D'ESPAGNE

LES grèves en Espagne continuent. Elles changent de région, mais elles ne cessent d'exister un peu partout. Et, symptôme vraiment curieux, l'Eglise, par la voix de quatre prélats, se déclare en faveur des grévistes. Franco, de son côté, s'est adressé aux capitalistes, en leur conseillant de ne pas faire obstacle à l'augmentation des salaires et d'accepter les conventions collectives. Les gouverneurs des provinces affectées par les grèves ont reçu des ordres formels en vue d'obtenir du patronat une amélioration des salaires et des conditions de travail.

Chose jamais vue, les délégués syndicaux — tous nommés par Franco — se déplacent un peu partout, prennent contact avec les travailleurs en grève et leur conseillent de reprendre le travail, en leur assurant qu'ils obtiendront gain de cause.

Qu'est-ce que tout cela veut dire? Plusieurs versions ou plusieurs explications de ces faits nous sont offertes. La plus vraisemblable paraît être celle-ci : Les grèves sont une carte forte jouee par l'organisation syndicale elle-même, face à un patronat intransigeant qui ne veut céder en aucune manière. Franco, qui a besoin d'entrer dans le Marché commun, prend le taureau par les cornes et se sert d'elles pour obliger certaines des forces qui l'appuient à admettre quelques modifications dans le système. Par exemple, que le droit de grève soit accordé aux ouvriers.

Mais les impondérables sur lesquels Franco n'a pas compté, pas plus que la C.N.S., d'ailleurs, ont fait que les masses profitent de l'occasion pour déborder les limites prévues. De là ce déploiement de force publique qui couvre littéralement toutes les régions-clé : les Asturies, une partie de Leon, l'Andalousie, la Catalogne, Madrid, où les manifestations des étudiants et des femmes, non prévues, inquiètent profondément le régime.

L'Eglise, de son côté, commence à placer ses pièces dans l'échiquier. La Démocratie chrétienne, qui aspire à succéder à la Phalange dans le monopole de la Centrale nationale-syndicaliste, appuie en fait l'action des « Hermandades » ouvrières d'Action catholique, qui agissent parmi les ouvriers et qui demandent la liberté d'association. D'autre part, en Catalogne, le Front ouvrier catalan a été constitué, avec la C.N.T., l'U.G.T. et le Mouvement socialiste de Catalogne. Dans les Asturies et ailleurs, communistes, socialistes et cenetistes travaillent parmi les masses, unis ou séparés, mais faisant porter tous leurs efforts dans la même direction : profiter du mouvement pour en faire une manifestation contre le régime.

Tout le monde joue serré et le résultat est difficile à prévoir. Pour le moment, il est presque certain que les grèves vont prendre fin, mais avec une amélioration des conditions de travail des salariés. Cela, Franco même le veut, parce qu'il en a besoin. Mais ce triomphe obtenu encouragera certainement les travailleurs dans une voie qui leur était barrée jusqu'à aujourd'hui, toute tentative populaire étant écrasée dans le feu et dans le sang.

L'Eglise, toujours subtile et prête toujours à toutes les éventualités, commencerait-elle à abandonner le bateau en perdition? En tout cas, la déclaration des quatre prélats qui ont pris la tête du mouvement d'appui pour les revendications des travailleurs, en dit assez long sur la vraie situation intérieure de l'Espagne.

Jamais le franquisme, pas plus que la légendaire astuce du Caudillo, n'avaient été soumis à aussi dure épreuve. Quel sera, à la longue, le vainqueur de cette lutte?

Nous continuerons à suivre avec beaucoup d'attention ces événements, destinés à avoir une grande répercussion internationale, car, encore une fois, c'est aussi un peu le sort de tous les peuples qui est lié à celui des peuples ibériques. Si les régimes de Salazar et de Franco s'effondraient, ce serait un coup dur pour l'O.A.S. et ses entreprises liberticides en France. Comme pour toutes les forces réactionnaires mondiales.

MOUVEMENT INTERNATIONAL DE SOLIDARITE EN FAVEUR DU PEUPLE ESPAGNOL

Résolution du meeting franco-espagnol de Saint-Etienne du 6 mai 1962

I. - ADRESSE DES TRAVAILLEURS DE LA LOIRE AUX TRAVAILLEURS ESPAGNOLS ANTIFRANQUISTES :

Les travailleurs de toutes affiliations syndicales et tendances idéologiques, réunis le 6 mai 1962, à la Bourse du Travail de Saint-Etienne, rendent hommage à leurs camarades espagnols qui, dans un exemple unique de fidélité à leur idéal, luttent aussi bien en Espagne qu'en exil, depuis vingt-six ans, contre une régime foulant aux pieds les droits de l'homme les plus élémentaires.

Ils rappellent la participation des Espagnols exilés à la Résistance française de 1940 à 1944 pour une lutte commune contre l'hitlérisme et Pétain, les alliés de Franco.

Ils saluent :

— Les grandes grèves de 1953 à Barcelone;

— La fière résolution des étudiants madrilènes manifestant en décembre 1955 autour de la tombe d'Ortega y Gasset et infligeant en février 1956 une série de défaites au soi-disant syndicat gouvernemental phalangiste lors d'élections universitaires, traduisant ainsi, en de vigoureuses manifestations, l'opposition de la jeunesse espagnole au franquisme.

Ils saluent toutes les initatives courageuses prises dans des milieux divers et qui témoignent de la permanence des luttes pour la liberté.

Ils saluent toutes les manifestations en faveur des peuples ibériques tyyrannisés, mais distinguent courtoisement les conceptions de combat contre le régime de Franco des campagnes d'amnistie pouvant s'adresser aux autorités espagnoles.

Ils rendent un hommage tout particulier aux ouvriers de Catalogne, des Asturies ou des faubourgs de Madrid qui apportent la preuve de leur incomparable vitalité syndicaliste et, à ce propos, **proclament leur admiration** pour les soixante-dix mille mineurs des Asturies en grève depuis le 24 avril, pour les cheminots de Bilbao, pour les lutteurs des secteurs de la métallurgie, du bâtiment et de l'industrie des diverses régions ibériques, sans oublier la lutte des opposants à la dictature de Salazar au Portugal.

Ils considèrent donc les syndicalistes démocrates et résistants espagnols comme des combattants antifascistes de première ligne dans la lutte commune.

Ils ne sauraient tolérer aucun prétexte anticommuniste à une compromission occidentale quelconque avec l'hitlérien Franco.

Ils déclarent, en conséquence, que la lutte des Espagnols contre Franco est la nôtre, comme notre lutte qui doit se poursuivre contre l'O.A.S. sans défaillance, malgré certaines arrestations et certains revers de cette organisation, est aussi la leur.

Ils considèrent, enfin, que l'internationalisme et la solidarité antifasciste sont les principaux facteurs d'une résistance efficace à toute entreprise de mise en condition d'un peuple quelconque ou des classes ouvrières et paysannes par un Etat, un groupement factieux, ou la puissance des grands intérêts industriels ou financiers.

Ils affirment leur confiance essentielle dans les luttes ouvrières qui constituent l'élément le plus important pour le rétablissement, dans le monde, de la paix et de la démocratie, seules susceptibles de permettre le respect des droits de l'homme et des travailleurs, à condition qu'on n'oublie jamais la nécessaire indépendance du syndicalisme, même dans le meilleur des rassemblements populaires, même dans la meilleure des démocraties, même à l'égard du plus idéal des Etats ouvriers et que, seule, la fin de l'exploitation de l'homme par l'homme, par le capitalisme privé ou le capitalisme d'Etat, pourra vraiment coïncider avec celle de toute menace fasciste comparable à celles d'Hitler, de l'O.A.S. ou de Franco.

Contre la floraison des croix

(Suite en page 2.)

— Je vous l'avais bien dit que la grève finirait aussitôt que les curés s'en mêleraient.

MANIFESTATIONS EN FAVEUR DES GREVISTES ESPAGNOLS

à Paris, à Mexico, à Genève, à Lyon, à Gydnia, à Gênes, à Naples

Les manifestations contre le régime franquiste et en faveur des grévistes espagnols se succèdent partout.

A Mexico, une grande manifestation, qui réunissait hommes et femmes de tous les secteurs politiques, Espagnols réfugiés et Mexicains, a défilé devant la représentation non officielle, mais officieuse, du gouvernement franquiste, en criant : « Vivent les mineurs des Asturies! A bas Franco! »

A Paris, la manifestation organisée devant l'ambassade d'Espagne a été dissoute par la force publique — la préfecture de police l'avait interdite. Il y a eu de nombreuses arrestations, parmi lesquelles dix-huit manifestants AVEC PASSEPORT. Cela montre la place que prennent dans ces protestations même les travailleurs espagnols qui résident en France de fraîche date.

Les Jeunesses libertaires et les Jeunesses socialistes ont fait circuler des tracts, tels que celui-ci :

« Le régime hitléro-mussolinien de Franco est un danger pirmanent pour la liberté du monde.

» Le peuple espagnol réagit courageusement, par de nombreuses grèves, contre la tyrannie qui l'asservit depuis vingt-quatre ans.

» La liberté n'a pas de frontières. En vous solidarisant avec les grévistes espagnols, vous défendez aussi votre propre liberté.

» A bas toutes les dictatures! »

D'autres tracts en espagnol ont circulé, signé par les deux sections de la F.I.J.L. et la J.S.E. de la région parisienne.

★

Au sujet des manifestations de Genève, nous nous bornons à reproduire ce que dit « La Tribune de Genève » du 12 mai 1962 :

« Le comité de l'Union des syndicats du canton de Genève a décidé, jeudi soir, de « chapeauter » les manifestations prévues par les travailleurs espagnols, occupés dans l'industrie genevoise et sur nos chantiers, en faveur de leurs compatriotes en grève. La première de ces manifestations a eu lieu ce matin.

» Dès 10 heures, un millier de travailleurs espagnols se sont rassemblés rue des Photographes, devant le domicile du consul général de leur pays. Les forces de police, qui avaient été mises en place bien avant le début de la manifestation, étaient relativement faibles. On prévoyait déjà que les manifestants ne commettraient aucun excès. C'est ce qui se passa en fait. Les uns et les autres firent preuve d'une remarquable discipline.

PETITION ET SLOGANS

» Les travailleurs ont signé sur place une pétition qu'ils avaient l'intention d'adresser au consul général. Dans cette pétition, ils affirmaient leur solidarité envers leurs compatriotes et réclamaient pour eux la liberté d'expression, ainsi que l'amnistie générale et immédiate de tous leurs camarades arrêtés en Espagne à la suite des grèves qui ont éclaté ces derniers jours. Plusieurs groupes étaient porteurs de banderolles ou de pancartes portant des slogans de solidarité et s'élevant contre la dictature du général Franco.

» Vers 19 h. 30, le consul général d'Espagne ayant refusé de recevoir une délégation des manifestants, ceux-ci défilèrent devant le consulat en chantant l' « Hymne des Asturies ». Il y eut encore quelques cris, puis la manifestation se termina dans le calme. »

★

A Lyon, l'Alliance syndicale C. N.T.-U.G.T., en collaboration avec

(Suite en page 2.)

COMMENTAIRES

DIA TRAS DIA

Un joven de ochenta años

CELEBRAMOS en Génova el mitin de solidaridad hacia los jóvenes anarquistas que, en el mes de febrero de 1961, manifestaron con un gesto su repudio al franquismo y la vista de cuyo proceso habrá empezado el lunes, día 21, en Ginebra.

Todos los oradores previstos, salvo Aldo Garosci, que no pudo acudir, estábamos presentes. Incluso el que mejores razones tenía para no estarlo: Armando Borghi, que acudió de Roma, cargado con el glorioso peso de sus ochenta años, sesenta de los cuales han sido dedicados a la lucha en favor y en defensa de nuestras ideas.

No conocía a Borghi. Cuando Marzocchi me dijo que no era segura su presencia, pues Armando le había escrito diciéndole: «Quiero ir a Génova y no sé si podré. Mi corazón hace de las suyas. Pero tengo tantas ganas de venir, que aunque no debiera, es muy posible que venga», sentí una desilusión, pues era la ocasión, quizá única, de conocer personalmente a este hombre, cuya firma y cuya vida me eran moralmente tan conocidas.

Un telegrama desvaneció todas nuestras dudas. Alegremente, Borghi decía: «Llego esta noche, en el tren de las 20 horas, procedente de Roma».

Le esperamos en una «trattoria» donde debíamos cenar, mientras otros compañeros iban a la estación a la llegada del tren. Pensaba encontrar un hombre achacoso, arrastrando los pies, usado físicamente; aunque el alma permaneciese erguida e indomable.

¡Cual no fué mi sorpresa al ver llegar un joven de ochenta años, ágil, tieso, guardando todavía el prestigio romántico de su existencia de aventura y de combate! Los cabellos blancos sobre un semblante bronceado, en el que los ojos, la boca, todos los gestos y expresiones ríen. El fué el animador de la cena, el que nos hizo llorar de risa, contándonos anécdotas de su vida, bromeando con todos, con una vivacidad, un encanto irresistibles. Es todavía, literalmente, lo que los franceses llaman «un bout en train», «un charmeur».

¡Y luego en el mitin! Incisivo, a la vez irónico, mordaz, arrogante, elocuente. Pasando con igual fortuna del tono ligero al do de pecho, subyugando a la sala, llevándola de la mano, con su oratoria, por todos los caminos donde a él le plugo conducirla.

Todos sabemos que Armando Borghi ha sido uno de los mejores oradores con que ha contado nuestro movimiento, aún en un país como Italia, donde jamás será olvidado el mayor y el mejor de todos: Pedro Gori.

Pero que un hombre pueda conservar, a los ochenta años, tal agilidad de espíritu, tal juventud de voz, de pensamiento y de cuerpo, esto es lo que me dejó completamente estupefacta, contenta y tan subyugada como todos los que le escuchábamos.

El mitin, aunque con un motivo preciso — elevar una moción de solidaridad con los procesados de Ginebra, que ha sido enviada a la Cour d'Assises que debe juzgarles — fué, en realidad, un mitin a favor del pueblo español. Las huelgas de España, nuestro pasado, nuestro presente y nuestro porvenir, como movimiento y como pueblo, constituyeron el tema general del acto. Umberto Marzocchi, que lo presidió, supo darle todo su tono y su contenido, engarzándole con los problemas actuales de Italia, con el problema general del mundo y con la lucha por la libertad, allí donde ella no existe o está amenazada... Que, desgraciadamente, es en todo el orbe.

Borgi, voluntariamente, supo reducir su intervención, para que yo pudiera hablar de España ante el público congregado en el Cine Orfeo. Pero yo, personalmente, hubiera preferido que él siguiese hablando, para que pudiera saciarme de un espectáculo que quiero esperar no será único en mi vida... Borghi está lleno de juventud y de brío y nos hemos prometido recíprocamente reencontrarnos en una campaña de propaganda que debemos realizar los dos por esas tierras de la Romagna, que él ama, porque en ellas naciera... aunque en ellas hubiese nacido también Mussolini.

Contemplándole, me decía cuán peyorativa y absurda representa la división en edades de los hombres. Borghi, a los ochenta años, es más joven que muchos mozalbetes de veinte. Borghi, a los ochenta años, tiene más vida física y moral que muchos hombres de veinte. Y tiene, sobre todo, una facultad rara en las generaciones que le han sucedido: la del entusiasmo, la fe, la confianza. De ahí su alegría irradiante, su buen humor, cordial o irreverente, el calor comunicativo que de él se desprende, aunque a veces aparezca violento, mordaz, casi feroz... Humano, en suma.

Con emoción y con alegría saludo al joven Armando Borghi y acepto agradecida la lección de energía, de salud y de vitalidad que nos da a cuantos, de los sesenta a los veinte años, todos podemos ser sus hijos.

Federica MONTSENY

ASTURIAS Y LOS DON JUANES DE PACOTILLA

Asturias, con las provincias vascongadas y las regiones industriales que en los días venideros puedan todavía sumarse al movimiento huelguístico (escribo estas líneas el 5 de mayo), nos aportan la seguridad de que el pueblo español, pese al despotismo del régimen, a su escasa y a veces nula formación social y al abandono en que prácticamente lo hemos tenido quienes desde el exilio pudimos haberle sido de mucha mayor utilidad, será en definitiva el que escribirá la página gloriosa del renacer español, cubriendo poco a poco el camino que todavía lo separa de uno de los momentos más cruciales de su historia.

Las nuevas generaciones obreras, las agrupaciones estudiantiles y todos los españoles que aspiran y confían en un porvenir de justicia, de libertad y de democracia, van despertando ante las tristes realidades de un sistema que pesa sobre sus espaldas como losa de plomo, y tienen cada día más exacta noción de la acción que deben emprender para dar paso a un nuevo orden de cosas, que les aporte la seguridad y el bienestar que en derecho les pertenecen. Ya en Madrid y en otras ciudades, circulan octavillas solidarizándose con los mineros asturianos y alabando su gesta, y aunque sea dudosa la existencia de un movimiento nacional coordinado, el pueblo español pone de relieve que va apresténdose a la lucha y cobrando conciencia, no tan solo de lo que representa, sino de la necesidad de poner coto, mediante una resistencia positiva, al régimen de oprobio y de miseria que soporta desde hace veinticinco años.

La gesta de los mineros asturianos, en lucha abierta contra el régimen, nos prueba, sin posible discusión, el despertar de las masas laboriosas y, aunque en esta ocasión, triunfen todavía las fuerzas represivas desplegadas por el franquismo en defensa de su sistema y de sus privilegios, la página valerosa que están escribiendo trazará el camino de nuevas y decisivas batallas que librará nuestro pueblo, hasta conseguir los elevados objetivos que van perfilándose en las mentes de quienes se deciden a expresar públicamente sus justas aspiraciones. Ojalá que nosotros, exilados, sepamos comprender nuestro deber, porque es indudable que con una acción constante e inteligente somos capaces de aportarles una ayuda desinteresada, positiva y de gran alcance, demostrándoles a la vez que estamos incondicionalmente a su lado, para cooperar en la lucha que están desarrollando.

Honrada la gesta de los mineros asturianos, veamos otro aspecto del problema español. La Televisión francesa, en su emisión « 5 colonnes à la une » del viernes 4 de mayo, nos ha ofrecido una corta, pero instructiva imagen de la «regia» familia de los Borbones. No creáis que aparecieron en la pantalla para expresar su solidaridad con los huelguistas asturianos (pese a que el hijo de Don Juan se viste con la calidad de Príncipe de Asturias), ni tan siquiera que aprovecharon la oportunidad para dejar constancia de su repudio y despecho contra un general, servidor que fué de Alfonso XIII, que les usurpa el trono al que se creen destinados gracias a derechos «hereditarios y divinos». No, no se trataba de nada de todo esto.

Los Don Juanes (padre e hijo) que aparecieron en la pantalla, probaron, una vez más, que además de ser incapaces para ganarse a pulso lo que dicen les pertenece, forman parte de un pasado que no puede ni debe volver a ser, porque es el reflejo de una época absurda y definitivamente fenecida. Don Juan, el eterno pretendiente, nos dijo cosas muy sustanciosas y de gran alcance para el porvenir de nuestro pueblo: que había aceptado su destino —el de ser rey de España— a instancias de su padre, plenamente convencido de que era un deber que no podía eludir; que el período de la guerra mundial lo pasó en la tranquila y acogedora Suiza (olvidando, y esto es de mi cosecha, su calidad de oficial del Ejército británico), y que su instalación en Estoril databa de 1946. Del por qué no era todavía rey, de lo que la Monarquía pensaba ofrecer al sufrido pueblo español o simplemente de su «posible» calidad de hombre animado de buenas predisposiciones democráticas, no dijo ni una sola palabra. Probó, sin lugar a dudas, que es solidario del régimen español, que no quiere zaherir los sentimientos del general que le suplanta en sus regias funciones y que de lo que será el mañana español, lo único que le importa es saber si podrá o no ceñir la tan codiciada corona.

No olvidó, sin embargo, de rendirle pleitesía a Franco, pues tuvo gran interés en dejar constancia de que «gracias a la benevolencia y al afecto que les destina el Generalísimo», su hijo, el llamado príncipe de Asturias, ha podido cursar magníficos estudios en España, pasar por tres academias militares y otras tantas facultades (con los mejores profesores), y conseguir el grado de oficial en los Ejércitos de Mar, Aire y Tierra, aunque tales grados no correspondan al de oficial de Su Majestad, sino al de simple oficial de Su Excelencia el Jefe del Estado. Los estudios que Franco le impuso a su hijo se transforman en « benevolencia y afecto que les destina el Caudillo», de quien el pretendiente a la corona debe seguir esperando un problemático traspaso de poderes.

Don Juan Carlos, segundo y presunto heredero de la dinastía, también nos habló un lenguaje donde lo simple se unía a lo popular. Nací príncipe, dijo, y por ello, no me extraña ser un joven distinto de los demás. Nos explicó cuales eran sus deportes favoritos, todos al alcance del más simple de los mortales: equitación, golf, tennis, «yachting» y barco a vela, aclarándonos que sus estudios en las academias militares y facultades de nuestro país, le habían «permitido establecer contactos con la juventud del pueblo que habrá de conducir». Contactos, naturalmente, con la juventud dorada, con los hijos de engalonados militares, con los descendientes de una nobleza caduca y con los retoños de unos cuantos privilegiados que se han enriquecido a costa del sudor y de las privaciones del pueblo español.

Nada, absolutamente nada, de lo que dijeron estos dos señores, responde a los deseos que se manifiestan en el seno de la colectividad española. Oyéndoles hablar, viéndoles entretener sus ocios en sendos y briosos caballos y contemplando el espectáculo de una familia, que en el patio de su finca del Estoril espera la limosna de una corona, tenemos el fiel reflejo de una dinastía fracasada, incapaz, hundida para siempre en el descrédito de las tragedias que consumió durante su largo reino y en la enorme responsabilidad en que incurrió, sumándose a la Cruzada que hizo de España un cementerio y del ciudadano español, un hombre sin derechos y sin porvenir.

Los obreros asturianos, los vascos y los catalanes, los madrileños y los andaluces, el pueblo español, emprendió y prosigue su lucha para que España pueda gozar de un régimen donde la libertad, la justicia social y la democracia, sean la base sólida en que reposa un futuro digno, repleto de bienestar y de progreso. No luchan por una monarquía caduca que espera de Franco el regalo de «su» corona; no se sacrifican por un rey que dejaría al país sumido en el mismo estado de miseria y que ni siquiera ha tenido el valor de defender «sus» derechos, ni depositan sus esperanzas en una dinastía sumisa a la bota del militar, y restaurada con la garantía de que serán conservados todos los privilegios.

Pobre espectáculo el que a nosotros, españoles, nos ofrecieron desde la pantalla los Don Juanes de Borbón. Quédense en tierras portuguesas — mientras les dejen — y vayan preparándose para volver a la tranquila y acogedora Suiza, donde podrán dedicarse a sus deportes favoritos. La España que sufre, la España del mañana, que hoy vemos reflejada en la magnífica gesta de los mineros asturianos, trazó ya su camino, que no se cruza, ni por asomo, con los restos decrépitos de la dinastía borbónica.

A. TARRAGO

París, mayo de 1962.

Mouvement International en faveur du peuple Espagnol

(Suite de la page 1.)

gammées, des croix celtiques ou des croix cerclées, aujourd'hui 6 mai 1962, **dans la vingt-sixième année de la lutte du peuple espagnol pour sa libération,** les militants des organisations françaises du département de la Loire qui en prennent seules l'entière responsabilité,

Communiquent ce manifeste à leurs propres organisations nationales, à toutes fins utiles, ainsi qu'à l'opinion publique et aux autorités.

(Synthèse de la longue résolution votée à l'unanimité à l'issue du meeting de Saint-Etienne.)

Manifestations en faveur des grévistes espagnols

(Suite de la page 1.)

F.O. et la C.F.T.C., organisa une manifestation, le 9 mai, place Bellecourt.

Bien avant l'heure annoncée, des travailleurs commencèrent à arriver, mais douze grands camions pleins à craquer de policiers arrivèrent aussi par la même occasion. La manifestation avait été interdite par la préfecture de police.

Comme tout dialogue était inutile avec les forces de « l'ordre », les manifestants se réunirent dans la Bourse du Travail, où plusieurs orateurs prirent la parole : Merh, pour Force Ouvrière; Depardon, pour la C.F.T.C., et Zimmermann pour l'Alliance Syndicale.

Une Motion fut approuvée à l'unanimité, exprimant la solidarité des travailleurs de Lyon envers les grévistes d'Espagne.

A la sortie, les jeunes voulurent manifester à nouveau dans les rues, mais la police les en empêcha encore une fois.

★

LES DOCKERS POLONAIS ET ITALIENS REFUSENT DE CHARGER LES NAVIRES A DESTINATION DE L'ESPAGNE

Gydnia. — **Les dockkers polonais ont refusé, hier, de charger les navires à destination de l'Espagne, par « solidarité avec les grévistes espagnols ».**

Ayant pris normalement le travail, hier matin, les dockers du port de Gydnia, qui chargeaient du charbon destiné à l'Espagne d'un cargo suédois et d'un cargo espagnol se sont mis en grève.

De leur côté, les pilotes du port ont pris la décision de refuser de conduire jusqu'à la haute mer les navires à destination de l'Espagne.

A Gênes, les dockers appartenant au syndicat C.G.I.T. (majorité socialiste et communiste) ont cessé le travail pendant deux heures en signe de solidarité avec les grévistes espagnols. Ils ont en outre décidé de boycotter les navires espagnols arrivant dans le port en refusant tout service supplémentaire pour les opérations de déchargement.

Des bagarres ont eu lieu d'autre part dans un amphithéâtre de l'Université de Naples, entre étudiants qui avaient organisé une manifestation de solidarité en faveur des grévistes espagnols et étudiants d'extrême droite.

★

INSCRIPTIONS AU GOUDRON A L'AMBASSADE D'ESPAGNE A BRUXELLES

Dans la nuit de mercredi à jeudi, des inconnus ont apposé deux inscriptions au goudron sur la façade de l'ambassade d'Espagne, rue de la Science. L'une s'en prend au général Franco, l'autre rend hommage aux travailleurs espagnols en lutte.

GREVE AU PORT D'ANVERS

Mercredi matin, les dockers occupés au déchargement du cargo espagnol « Marichu » ont cessé le travail par solidarité avec les travailleurs espagnols en grève. Cette grève devait se terminer mercredi à minuit.

★

La presse — notamment « La Dépêche » de Toulouse — a diffusé cet appel du Secrétariat intercontinental de la C.N.T. d'Espagne en exil :

« Les événements qui ébranlent actuellement les fondements du système totalitaire qu'on impose aux Espagnols depuis vingt-cinq ans font naître l'espoir partout. Les mesures de terreur, les brutalités répressives, les menaces de la misère la plus noire ne peuvent empêcher le travailleur espagnol de crier son indignation et de manifester ses désirs de liberté.

» La négligence du régime, son amoralité politico-sociale, deviennent chaque jour plus évidentes et moins supportables pour le peuple. Las de subir l'oppression et l'injustice, il va désespérément à la recherche d'un peu pius de pain et d'une situation meilleure.

» Les hommes libres et particulièrement les travailleurs doivent manifester leur solidarité envers le peuple espagnol si éprouvé. De la pression qu'exercera l'action solidaire dépend le sort de centaines de travailleurs qui, à moins que cette solidarité ne s'y oppose, payeront sans aucun doute de leur liberté le crime de se vouloir justes.

» La solidarité internationale aura un rôle important à jouer pour empêcher cet espèce de génocide social et pour affirmer le droit de grève des travailleurs, droit solennellement reconnu par les hautes institutions internationales.

» Hommes libres du monde entier! Travailleurs! Solidarité avec l'infortuné peuple espagnol qui lutte pour la liberté contre la dictature! »

REPORTAGES

Bajo la Cruz del Sur

HUELGA DE MEDICOS

Una de las noticias que más nos gustaría reseñar —si para dicha de la humanidad se produjese—, sería la huelga de los científicos y técnicos atómicos al servicio de la guerra; pero mientras que esos **trabajadores del Estado** laboran a destajo y sin protesta de ninguna especie, constatamos las exigencias de mejoras económicas que hacen los encargados de vigilar la salud pública.

Otra huelga que, siendo tan anhelada por la sociedad nunca se produce, es la del clero: los ensotanados trabajan de sol a sol, sin contar las horas extras, y sin declararse en huelga contra sus patronos los obispos, los cardenales y los papas. Ya se sabe que' es un decir eso de trabajar los curas —a pesar de que predican que el trabajo es salud—, pero es lo mismo para el caso.

Hace más de 15 días que la totalidad de los médicos pertenecientes al Servicio Nacional de Salud se hallan en huelga y renunciados porque, según sus declaraciones, lo que ganan no les alcanza para cubrir sus necesidades económicas. Se comprenderá la desesperante situación de los enfermos —la mayoría niños y mujeres proletarias—, como consecuencia de este paro tan largo de los galenos, si tenemos en cuenta que marchando normalmente la medicina social adolece de insufribles deficiencias, como ser, la falta de camas para hospitales,. la irracional distribución de titulados en ejercicio que va desde los 800 habitante por médico en Santiago, hasta los 11.000 por médico en Chiloé, desarrollando una escala cromática de males por todo el territorio. Nada mejor para darnos una idea del agudo malestar creado por la excesiva huelga que este aforismo de Hipócrates: **Acuti morbi in quatuordecim diebus judicantur** (Las enfermedades agudas se resuelven en catorce días). De acuerdo con lo anterior, los enfermos habrán muerto, pues a 15 días fecha, nada se ha hecho por sanarlos.

Cierto es que un médico dependiente del S.N.S., carece de las garantías económicas de cualquier clínico particular, pues está demostrado que éstos son capaces de convertirse en millonarios en un año, dado el inusitado abuso de precios estratosféricos que cobran por consulta, al que tiene la desgracia de recurrir a sus **servicios particulares.** Pero todo el mundo sabe que los médicos pertenecientes al S.N.S. ganan también dinero extra, en cantidad no despreciable, después de las 6 horas diarias de labor pagada en el servicio. Una prohibición de abuso en los estipendios de dichos clínicos particulares no dañaría a nadie.

No somos partidarios de negar el derecho a reclamar mejores condiciones de vida económica —aún cuando ciertos casos rayen con la simple avidez de riqueza—, porque creemos en el respeto que merecen todos los derechos del hombre en la sociedad. Sin embargo, está claro que los médicos se han colocado a la altura del sacerdote, en lo que respecta a la hipocresía de que hacen gala cuando en las aulas universitarias juran servir a la humanidad desinteresadamente y hasta con sacrificio, de acuerdo con la guía ética de la profesión que el **Padre de la Medicina** les legara y que hacen suya, suponemos que no con el inconfesable fin de que les sirva de escudo para causas maléficas. Los curas también se sirven de los que dicen dijo Jesús en el Sermón de la Montaña, para bendecir armas de guerra y comerciar hasta con escapularios.

Cuando el obrero y el empleado se declaran en huelga, no han jurado previamente nada —y han hecho muy bien—, con lo que, sin necesidad de ínfulas doctorales y universitarias, demuestran un grado superior de rectitud moral y de sinceridad humana. Aparte de que jamás exigen lo mínimo que les corresponde como verdaderos creadores de riqueza.

Los sermones de los curas deberían ser gratuitos, impidiendo convertir las iglesias en garitos, como se hace ahora, donde se cambalachean entierros, misas, absoluciones, etc. Eso al menos haría respetables a los predicadores sinceros, si los hubiera.

Y en cuanto a la medicina, debiera ser un servicio verdaderamente humano y desinteresado.

Que todo ocurra exactamente al revés, prueba palmariamente que la presente sociedad nos lleva al caos, si es que no nos tiene ya destrozados en el fondo del mayor abismo.

El oro y el privilegio están por sobre todas las cosas. Nada valen los juramentos y las teorías floridas de los mandamases que abusan de sus posiciones, sus condecoraciones y sus títulos de bondad, honradez y rectitud que ellos mismos se otorgan entre sí. Nada pasa de ser una faláz pretensión de merecimientos, por parte de quienes nada hacen por merecer la simpatía y el respeto de los que sufren.

No nos oponemos a que los médicos en huelga consigan todo y aún mucho más de lo que exigen; pero ¡cuánto ganarian ellos si reactualizasen y valorizasen el fraternismo contenido en el **Juramento Hipocrático!**

JAVIER DE TORO.

Actividad antifranquista en México

La prensa diaria de esta capital capitaliza en su provecho las noticias sobre la situación difícil que existe en la hoy España de Franco y aprovechando las recientes huelgas empezadas en Asturias, publica titulares a ocho columnas y en la primera página. El diario de la tarde «El Universal Gráfico» publicó el día 9 a toda página y en letras de 5 centímetros, un llamativo título: «¡FRANCO, ALERTA! Carta de personalidades españolas pidiendo información exacta» con el texto completo de la Carta al dictador que firman entre otros Pérez de Ayala y Ramón Menéndez Pidal.

Luis Spota, columnista mexicano, en el rotativo «Novedades», desde hace dos días dedica su sección «24 Horas» para combatir al franquismo y «Excelsior», en su editorial del día 9, se coloca al lado de Franco y combate a los huelguistas y a los estudiantes que siguen las consignas de la Radio Praga. Las Juventudes Libertarias, Socialistas y Republicanas, en bloque y en estrecho contacto, han empezado el día 6 una suscripción popular entre los refugiados a favor de los huelguistas y ayer, día 9, habían colectado la cantidad de 65.000 pesos, de los cuales ya han enviado a España la cantidad de 3.000 dólares, y tienen en proyecto un mitin de solidaridad con los huelguistas españoles.

Para hoy, día 10, los comunistas invitan a un mitin, camuflados con las firmas de José Giral, León Felipe y otros abajo firmantes, mitin que tiene el apoyo de Manuel Rivas, Gregorio Jover y Jerónimo Galipienso, junto con las firmas de Ricardo Castellote y Juan Rejano, ambos renombraros comunistas españoles.

La actividad que han desplegado los jóvenes libertarios, socialistas y republicanos que forman la Junta Coordinadora de Juventudes Democráticas Españolas, han logrado esta vez ganarles la partida a los jóvenes comunistas que se agrupan en el Movimiento 59, filial del Partico comunista español.

Por Jaime ROSMA

Para mañana, está convocada una manifestación pacífica delante de la Embajada oficiosa de Franco, para demostrar que las angustias de los trabajadores españoles son compartidas por los hijos de los refugiados, muchos de ellos nacidos en México.

Por la noche, en el canal 4 de TV, el director de «Novedades», hará una interviú al doctor en sociología Seara Vázquez, con el tema: «Después de Franco... ¿qué?», programa de televisión que pasará por la emisora de radio X.E.X. y al día siguiente será publicada en las páginas de «Novedades».

Franco, en tanto que dictador y déspota es noticia para la prensa y su democracia orgánica, es motivo de actividad antifranquista obligando que los refugiados se pongan la mano a la cartera o en el bolsilo y recuerden que existe la tiranía en España.

Los volantes que edita, publica y divulga la Junta Coordinadora de Juventudes, salen cada día y son esperados con verdadera ansiedad en todos los centros de refugiados.

La pasada semana, fueron sepultados el general español Hernández Sarabia, y el presidente de la U.G.T. en México, compañero Pedro Vélez y como una continuación de la vida española por la libertad y en contra de la tiranía de Franco, se ha manifestado el despertar de la actividad de nuestros jóvenes con una promesa de la lucha que no se puede terminar sin lograr que en España exista libertad, a condición de que pase a mejor suerte el generalísimo.

La C.N.T. de España en México ha publicado el número 190 de «SOLI», y ha hecho una edición especial de 3.000 manifiestos, reproduciendo el que fué publicado en España por nuestro C. N. con motivo del Primero de Mayo.

Sigue cada domingo la emisión de radio que patrocinan la C.N.T.-U.G.T. y el A.R.D.E.

BURDEOS

FESTIVAL DE VARIEDADES

Con la sala del Cine des Capucins llena, se celebró el festival de variedades, organizado por el grupo artístico «Cultura Popular» que satisfizo a los espectadores.

Con «Les enfants terribles», un conjunto de jóvenes amantes de la canción y danza moderna, dió comienzo el espectáculo, presentado graciosamente por el gran humorista de pura cepa Nitox, que mantuvo a tan simpático auditorio en una sonora carcajada, por sus acertadas intervenciones.

Le siguió el Sevillanito, con sus canciones flamencas, que dijo con mucho estilo, aunque bastante nervioso, acompañándole el célebre Utrera, que, como siempre, hizo vibrar las cuerdas de su guitarra.

«Los pálidos»: Un cuarteto que nos entretuvo con algunas canciones mejicanas y otros países americanos.

Digna de las mejores alabanzas, es la actuación del aplaudido danzarín del Gran Teatro de Burdeos, Miguel López, que, acompañado a la guitarra por Utrera (hijo), nos trasladó a Andalucía, ejecutando con estilo y sabor unas alegrías de calidad, nervio y sentimiento. Verdaderamente, bailarín y tocador saben de sobra lo que es esta clase del arte folklórico español.

Georgette Mateu, como siempre, cantó con maestría, soltura y ductilidad varias canciones de su escogido repertorio, sobresaliendo en un pasaje de la zarzuela «La Tabernera del Puerto», por la que fué calurosamente aplaudida.

El tenor Carlos Mendía, que posee un registro de voz potente y y bien timbrada, supo competir con sus compañeros, obsequiándonos durante toda su actuación con canciones como «Mi novia», a la que supo imprimir un caudal de sensibilidad y musicalidad, asimismo en el trozo que cantó de la «Tavernera del Puerto», «Esperanza», «Fandango»...

Desde luego, no fué remiso en satisfacer al público, manteniéndole en un ambiente impresionante, al matizar perfectamente sus diversas interpretaciones de la canción española y no menos de la francesa Carlos Mendia es un auténtico tenor español.

Cerró el festival la fiesta aragonesa, con sus cantadores y bailadores femeninos y masculinos.

Un gran éxito de público y de organización.

CORRESPONSAL

CONFERENCIA EN CASTRES

«PERSPECTIVAS CONFEDERALES DE CARA A LA LIBERACION DE ESPAÑA», por Roque SANTAMARIA

(Continuación)

Ante este imperativo, las consideraciones de orden más o menos tradicional, las frases más o menos negativas, pierden su valor. El movimiento libertario español sólo vivirá en España o morirá. Diríamos más: nuestra incapacidad de irradiación es tal que en los países donde radicamos no hemos logrado afincarnos para el servicio de las ideas. Universalistas por principio, parece lo más normal que nos hubiéramos dado a propagar nuestras ideas allá donde nos encontramos. Lógicamente deberíamos haber afincado y atraído a las ideas a aquellos trabajadores que con nosotros sufren de la injusticia social. Nada de eso hemos logrado, ni intentado quizá. La frustración no puede ser más completa y nuestro paso por el mundo quedará desapercibido para la historia... porque la historia la escribimos en el pasado y a él nos atenemos de una manera total.

Un análisis detenido y sereno nos indica claramente que el pasado pasó y que con el tiempo nuevas situaciones y perspectivas se ofrecen sobre las cuales hay que trabajar, estudiar y proyectar. Como proselitistas, pues, en nuestro medio circundante hemos fracasado totalmente hasta el punto de que ni siquiera nuestros hijos, en general, han seguido nuestra ruta. La carencia de una lucha propia, directa y en nuestro propio ambiente, confirma aun más que la vida de la C.N.T. sólo tiene posibilidades reales allí, en España. Y lo que decimos por la C.N.T. podría aplicarse a los demás sectores antifascistas que combatimos al fascismo: la U.G.T., los socialistas, los republicanos, etcétera, sufren de idéntico mal que nosotros y ello reclama a gritos lo que más tarde evocaremos.

LAS EVIDENCIAS

Así definido lo que antecede, bueno será que contrastemos lo hecho en un pasado reciente con la realidad, los resultados.

Decíamos al empezar que el español se dá demasiado enteramente a la suficiencia, lo que, en términos ordinarios se dice fanfarronería, y ello negando los hechos mismos.

Cada sector de opinión se ha dado en pensar que sus fórmulas, sus soluciones, por sí mismas, son capaces de superar todas las dificultades; que sus actos propios pueden ser determinantes en el curso de la historia. En virtud de esa suficiencia, se ha dado cada cual a la práctica de su propia acción — u omisión, que de todo ha habido —. Los unos han considerado que nuestros males no tienen remedio si éste no viene del exterior, si no lo remedian las cancillerías y ciertas coyunturas internacionales que impongan la desaparición de la dicadura. No faltan quienes piensan que el tiempo trabaja por ellos, que la persistencia de la dictadura favorece su perspectiva y su arraigo en la conciencia refractaria al dictador. Otros, hemos obrado en función de una concepción heroica y de sacrificio inimaginable.

¿Cuál es el résultado? Veámoslo.

Comencemos por nosotros. La imaginación ayudando, hemos creído que, nuestra mística de lucha, nuestra capacidad combativa, la disposición popular, en fin, todo contribuiría a despertar una psícosis insurreccional que sola, aplastaría al fascismo en la Península. El resultado tangible ha sido el sacrificio de energías, y de vidas preciosas, que nos habrían sido aun más preciosas un día.

Jóvenes anarquistas muy valerosos, promesas en flor para una larga vida militante, fueron sacrificados sin la contrapartida real. Mas bien puede decirse que su sacrificio fué gratuíto y el fascismo sólo beneficiario. La mística general no respondió o estuvo a la altura de la de aquellos mártires y el pueblo no se sublevó contra la tiranía. ¿Por qué?

Decíamos antes que las amputaciones sufridas, la sangría consentida, ejerce una influencia capital en la vida de los seres o de las colectividades. La nuestra, la colectividad libertaria, sufrió más que ninguna otra y la reacción de nuestro organismo no puede responder o equivaler a la que se manifestó en el 1936.

Maltrechos y heridos, de toda clase de heridas, nuestros militantes de hoy no podían reaccionar como ayer. Quienes en 1936 teníamos entre los 20 y 35 años, tenemos 25 más que entonces y somos mucho menos cuantitativamente que los que entonces ocupamos las barricadas y las trincheras en los frentes de combate. La misma sangría que sufrió la C.N.T., la sufrió el pueblo y es natural que su acción sea paralela, idéntica a la nuestra.

Les sectores dichos realistas han esperado el remedio, el milagro, vanamente también y sufren de la arteriosclerosis propia del tiempo que pasa, además de su inoperancia consecuente con la espera que les tiene sumidos en una anquilosis mucho más acentuada que la que nosotros sufrimos. Como a nosotros, a ellos les importa igualmente luchar y vencer, so pena de resignarse a perecer.

(Terminará en el próximo número.)

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production) *Ateliers :* 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO

COLLABORATION

CORREO DE CATALUÑA

Brevemente, porque la multiplicidad de las noticias aconseja un estilo telegráfico, os daremos una información del curso de los acontecimientos en Cataluña.

Día primero de mayo. Se lanza un manifiesto conmemorando este día.

Día 5. Aparecen octavillas, incitando a la huelga de solidaridad con los mineros del Norte. Lo mismo sucede el día 6, apareciendo hojas de la C.N.T. En la madrugada del 7, nuevas hojas han aparecido. El mismo día 7 se niega a entrar a trabajar una sección de la empresa «MACOSA». Por la tarde deja de trabajar una sección de la empresa «ENASA».

La policía entra en acción, llegan inspectores de la Delegación del Trabajo, parlamentan con los obreros, les amenazan y éstos vuelven al trabajo.

El día 9, hay un coloquio en la Universidad de Barcelona, Facultad de Ciencias Económicas, con motivo de la concesión de premios a varios escritores. Entre ellos se encontraba uno de los hermanos Goytisolo. Los estudiantes empiezan a cantar «Asturias, patria querida...» y bajan la calle Pelayo cantando. Antes de llegar a la plaza de Cataluña son disueltos por la Policía.

El día 10, a las 4 de la tarde, se declaran en huelga los obreros de la empresa «ELSA» de Cornellá —ramo del vidrio —. Se presentan otra vez los inspectores de la Delegación del Trabajo y Policía y con promesas y amenazas se logra que los obreros vuelvan al trabajo. Nueva manifestación de estudiantes el día 10; canto de la canción «Asturias, etc.» y gritos de ¡FRANCO, NO! ¡ASTURIAS, SI!».

La Policía armada a caballo les disuelve con mucha brutalidad, arrebatándoles las pancartas.

Día 11. En la empresa «ELSA» vuelven a la huelga. En la casa Pirelli, de Villanueva, reina gran malestar, así como en la «ENASA».

Por todas partes aparecen letreros por las paredes, diciendo: ¡FRANCO, NO! ¡ASTURIAS, SI! ¡SOLIDARIDAD! La C.N.T. ha lanzado hojas por fábricas, talleres y barriadas.

Por lo demás, circulan hojas procedentes de múltiples sectores. He aquí algunas, como información:

En catalán:

«ALTRE COP L'OPUS

Estem tots enterats del Decret de reconeixement oficial dels títols de l'Estudi General de Navarra. Adonems-nos del qué això significa.

Per un cantó, emigració de professors, «un 75 % de profesores deberán proceder del escalafón de catedráticos de Universidad», diu el Decret.

Per un altre, l'elevat cost de les matrícules (La creació d'una Universitat superclasista contradiu le tan esbandida «igualdad de oportunidades»).

Donada l'influència de l'Opus, representarà un bloqueig total dels càrrecs directius de la vida econòmica i cultural espanyola, quedan condemnats els licenciats de l'Universitat estatal a no trobar sortida.

Prova de que no tenen la consciència tranquila, és la data en qué s'ha portat el Decret a les Corts, aprofitant l'época de vacances i examens.

Confiem, però, que això no serà obstacle per a la presa de consciència de tots nosaltres devant d'aquest fet inadmisible.

PER LA DEMOCRATITZACIO D'ESPANYA.»

★

«TRABAJADORES DE CATALUÑA

Sesenta mil mineros asturianos están en huelga desde hace veinte días. Cincuenta mil trabajadores de toda España se han unido a su huelga, apoyándoles.

NECESITAN NUESTRA SOLIDARIDAD.

DEBEMOS ENFRENTARNOS AL CAPITALISMO Y A FRANCO QUE LO REPRESENTA.

En cada fábrica o taller, realicemos las acciones que sean más adecuadas. Hemos de luchar. Por nuestros compañeros y por nosotros.

¡Acción, compañeros!

FRONT OBRER DE CATALUNYA».

★

¡Españoles! ¡Obreros! ¡Campesinos! ¡Intelectuales!

España va a marchas forzadas hacia el precipicio, si Franco y su camarilla continúan.

Somos nosotros las víctimas. Lo es el pueblo. Lo son todas las clases sociales.

No vacilemos. Derrocar el régimen franquista es cosa de VIDA o MUERTE para todos.

¡Hemos de salvar a España!

¡Unámonos todos en la acción libertadora!

C. N. T.»

★

«F.A.I. — F.A.I. — F.A.I.

Al pueblo:

Es necesario salir de la inercia. Es la hora de la movilización directa de todas las fuerzas populares. Todos contra Franco y su régimen. Todos por la libertad del pueblo español, de los pueblos de Iberia.

¡Rompamos todas las cadenas de una vez para siempre! El pueblo español puede y debe ser libre. La revolución libertadora hemos de hacerla nosotros.

¡Pueblo español! Esta es tu hora, la del alzamiento popular.

La F.A.I. sigue en pie de lucha, a tu lado, defendiendo siempre la libertad.

FEDERACION ANARQUISTA IBERICA.»

★

«TRABAJADORES

Los capitalistas aumentan cada año su beneficio. Nuestra explotación es cada día mayor.

LUCHEMOS POR MEJORES SALARIOS.

— En solidaridad con nuestros compañeros en huelga.

—Por un salario mínimo de 170 pesetas.

Realicemos paros y manifestaciones, el lunes y el martes, días 7 y 8.

MOVIMIENTO DE OPOSICION SINDICAL.»

★

Se ha constituído un Frente común de lucha, que ha distribuído con profusión hojas roneotipadas que dicen así:

«Los representantes de las organizaciones obreras de Cataluña:

MOVIMENT SOCIALISTA DE CATALUNYA,

FRONT OBRER DE CATALUNYA,

CONFEDERACION NACIONAL DEL TRABAJO,

UNION GENERAL DE TRABAJADORES,

Han constituído el Comité de enlace para coordinar la acción de los trabajadores en solidaridad con nuestros compañeros de León, Asturias, Vizcaya, Córdoba, Jaén, Huelva, Cádiz, Madrid, etc... y en nuestra región Figols, Vilanova, Cornellá, etc., que reivindicando un salario mínimo diario de 170 pesetas se han declarado en huelga en las últimas tres semanas.

Este Comité hace un llamamiento a todos los trabajadores barceloneses, así como a todos aquellos todavía no encuadrados en el presente momento, para que se sumen a la HUELGA GENERAL en demanda de:

SALARIO MINIMO DE 170 PESETAS;

LIBERTAD SINDICAL y DERECHO DE HUELGA;

LIBERTAD PARA LOS PRESOS Y DETENIDOS DE LAS HUELGAS

M.S.C. - F.O.C. - C.N.T. - U.G.T.

★

En Madrid, los estudiantes se han manifestado al grito de ¡Opus, no! ¡Asturias, sí!

La agitación continúa, ganando talleres y fábricas. Los obreros están a la espectativa, parando y volviendo al trabajo, cuando la cosa va mal, pero dispuestos a abandonarlo de nuevo, si cualquier ocasión se les presenta.

Volveremos a enviar información.

C. R.

Comentario

TESTIMONIO DE PROSPERIDAD

REPASANDO la suma de acontecimientos, de trascendencia histórica, acaecidos en España en el transcurso de los treinta y un años últimos, se advierte cómo, de los doce meses que completan el año, abril es el almacenista del mayor número de fechas conmemorativas de ellos. Unas, trazan, indeleblemente, el surgir de una España renovadora, plena de nobles aspiraciones de avances sociales, en beneficio de toda la comunidad nacional, y otras, patentizan el tremendo retroceso a los tiempos de la España inquisitorial, en provecho tan sólo de los sempiternos enemigos de las libertades y el progreso del pueblo español. Pero como esas Unas representaban nada menos que el horrendo pecado de rozar los múltiples y grandes privilegios de los señorones, cargados de pergaminos, unos, y otros, de mitra y báculo, elegidos por el «Altísimo» para ejercer de fieles guardianes de los intereses «patrios», pues éstos, cumpliendo ciegamente la voluntad «divina», decidieon oponer las Otras, y, con ese gran empuje de «amor» y celo «cristianísimos» que dan el crucifijo en una mano y en la otra un pistolón, las hicieron triunfar, por ser las más convenientes y razonables para el «bienestar» del pueblo español.

Y puestas así las cosas en tan «buenas» manos, por obligado tienen el rememorar sus Otras cada añito, cuando llegan las fechas de los aniversarios de las tales, sin más interés que el de refrescar el caletre de los desmemoriados, para que éstos no las den al olvido, ni pierdan de vista que don Paco y sus directos colaboradores mantienen sus treces de seguir «sacrificándo:e» por la «prosperidad» de todos los españoles, si bien hay muchos interesados en propalar lo contrario.

Y si no, ahí está el ajo para confirmarlo, que de pobretón, se ha encaramado a señorito de cocina, pues a 90 pesetitas anda el kilo. Si éste no es un buen testimonio de prosperidad española, capaz de convencer a cuantos la niegan, entonces sobran todos los existentes, pues no la darán por cierta aunque se les diga que el movimiento de huelga, iniciado el 23 de abril, de los sesenta mil mineros asturianos, no es tal. Lo que ocurre, y esto es lo que muchos no quieren ver, es que, como en la España del generalísimo, los trabajadores ganan salarios más que «archisobrados» para atender sus necesidades, y ninguno de ellos quiere hacerse rico, porque saben muy bien que como el dinero no se puede llevar al cielo, ha de dejarse en este pícaro mundo, para que siga rodando de mano en mano, pues en tal día los mineros asturianos dijeron: ¡Ea! ¡No nos da la gana de trabajar mientras no nos gastemos las pesetejas que nos sobran! Pero como semejantes razones no les han cabido en la sesera a don Paco y sus ministros, he ahí por donde, «sin fundamento serio para perder los estribos», el primer trabajador de España decretó (5-5-1962) el «estado de excepción», por tres mesecitos, en Asturias, Vizcaya y Guipúzcoa. Bien es verdad, que ese interés de no querer trabajar porque les «sobre» dinero, que ha prendido en los trabajadores de otras latitudes de los dominios caudillales, es comó para amoscar al Caudillo.

Lo «malo» de esas medidas de excepción, creo yo, es el ¿qué dirán ahora los turistas de «la tranquilidad reinante en España, gracias a las sabias directrices de su genial Caudillo, en un mundo turbulento como el que habitamos», continuamente ensalzada por los «voceras» del régimen?

Por eso, este año, al cumplirse el veinticinco aniversario del 19 de abril de 1937, en que el Caudillo, en Salamanca, promulgó el decreto de unificación de los «camisas viejas», requetés, moros, legionarios, portugueses, italianos, alemanes, generales «fieles» a su palabra de honor dada a la República, etc., etc., y toda la fauna vaticanista, amén de la «gallarda»

(Suite en page 6.)

FOLLETON DE « ESPOIR » Número 5

HEROINAS

Por Federica MONTSENY

La muchacha que le había abierto la puerta la seguía, examinándola con curiosidad. María Luisa también la miraba. Era alta, esbelta, de hermosos ojos negros y una espléndida cabellera color castaño. Su semblante, de líneas puras y clásicas, tenía la expresión de una gran nobleza.

Al cabo, María Luisa preguntó

—¿Es usted su... compañera?

—Sí, señora — dijo la muchacha sonriendo —. Y usted, ¿podría saber quién es?

—Se lo diré, aunque no me conocerá. Me llamo María Luisa Montoya y soy maestra de la escuela racionalista de Orbejo. Traigo una carta del Sindicato de Orbejo para Salcedo. No puedo marcharme sin verle.

—No tardará. Siéntese y no esté molesta. Hágase cargo de que está usted en su casa.

Al cabo de media hora larga hizo su aparición Salcedo. Al oír el timbre, la joven exclamó:

—¡Ya está aquí Luis!

María Luisa se puso en pie. Al abrir la puerta, la joven compañera contuvo el ademán de Salcedo, inclinado hacia ella para besarla, diciéndole en voz baja:

—Hay una visita.

Salcedo levantó la vista, atisbando à María Luisa de pie en medio del comedorcito.

Salcedo era alto, recio, de rostro bronceado y enérgico. Los ojos, un poco hundidos, brillantes y de mirada profunda, miraban con rectitud y escudriñadoramente. Daba la sensación de ser fuerte e inteligente, una de esas naturalezas privilegiadas que surgen por generación espontánea entre el pueblo español. No podía decirse que era guapo, pero era varonil y atravente por su espíritu y por su voz, sonora y simpática.

Antes de que Salcedo le dijese nada, María Luisa se apresuró a explicarle, tendiéndole la carta del Sindicato de Orbejo.

—Esta carta le ilustrará sobre mi persona.

La cogió Luis sin decir palabra, leyéndola rápidamente. Después levantó la vista y la fijó, con una sonrisa, en la muchacha.

—¡Vamos! ¿Es usted la maestra de Orbejo de que me había hablado otras veces Menéndez? En esta carta me dicen que trae una misión que me explicará usted misma, y además que cuide de buscarla alojamiento y de que nada le falte.

Volvióse hacia su mujer:

—¿Qué te parece, Carmen? Puede quedarse aquí mismo, ¿verdad?

—¿Por qué no? Hay la salita de delante, en la que estará perfectamente.

—¡Oh! No quisiera causarles tanta molestia. Tengo familia en Oviedo y si quieren no necesitan brindarme alojamiento.

—Si prefiere usted irse con su familia, usted misma. Pero para nosotros sería, no una molestia, sino una satisfacción tenerla aquí por los dos o tres días de su estancia en Oviedo. La dejamos en libertad. Decida usted misma.

María Luisa se echó a reir. Miró a la compañera de Salcedo, que la miraba también con simpatía, y dijo:

—¿A usted qué le parece que debo hacer?

—Pues quedarse. Aquí estará mejor que con su familia.

—Pues me quedo.

—Póngase cómoda, y luego cenaremos y hablaremos.

La joven esposa del militante cogió la maleta de María Luisa, conduciéndola a la salita que tenían preparada para las visitas.

—Aquí tiene agua y cuanto necesite. Lávese y pida usted si algo le falta.

—Muchas gracias... Carmen — dijo la joven maestra, tendiendo la mano a la compañera de Salcedo.

Cuando ésta salió, dijo a Luis:

—¡Qué simpática es!

—Sí, a lo menos esta es la impresión que da.

María Luisa cambió su traje de calle por un quimono de colores claros, lavándose y recogiéndose el pelo. Cuando salió, estaba tan fresca y tan bonita, que los ojos de Salcedo, masculinos al cabo, expresaron silenciosa admiración.

—Bueno, siéntese y hable.

Mientras Carmen servía la sopa, María Luisa comenzó a explicarse. Contó la llegada de Pereda a Orbejo, cuanto le había dicho; la entrevista con los mineros y lo que éstos deseaban saber.

—Conozco a Pereda — dijo Salcedo —. Es un joven abogado socialista de mucho porvenir. No le falta la ambición ni el talento. Me intriga esa especie de acción subterránea de las Juventudes, que empujan a los líderes y les llevan a comprometerse en esa aventura. En fin, María Luisa: le diré a usted todo mi pensamiento. Creo que vamos a ir a un fracaso, pero que no podemos dejar de ayudarles, si se lanzan al movimiento. Fracaso, tanto si ganan como si pierden. Las ideas quedarán ahogadas por la marejada autoritaria de los jefes y sólo en contadas regiones los anarquistas podremos llevar la revolución adelante. Pero se trata, realmente, de algo muy serio y que no puede ser desechado. Mi opinión, que puede transmitir a Menéndez, es: si los socialistas se lanzan al movimiento, debemos secundarles y procurar que la revolución no quede detenida en una dictadura o un socialismo de Estado. Partiendo de la base de que los obreros han de tener

INTERNATIONALE

De cara a España

Movimiento Confederal de Liberación

— II —

Esos elementos que se oponen a toda acción revolucionaria que se salga de los cánones burocráticos, no se dan cuenta de que es anacrónico que se hable acerca de la liberación de nuestro pueblo en una terminología prefabricada, desde un plano de rutina orgánica fríamente deshumanizada, que anula de antemano cualquier impulso generoso o constructivo que pueda ser capaz de sentir y hacer actuar al militante. Para esas gentes, las abstracciones tienen más valor que las cosas concretas; destruir en lugar de construir, es su pasión favorita; las ideas o teorías valen más que los hombres; cegados por el dogmatismo y el odio, por el fanatismo y un amor propio, digno de mejor causa que la por ellos defendida, son capaces de deshacer todo lo bueno y positivo que los demás realicen. Esos elementos negativos y rabiosamente personalistas no han querido nunca la unidad confederal y hacen cuanto pueden para destrozarla, por lo que hemos llegado hace tiempo a esta conclusión, sin poder adivinar el interés malsano que dicta a esos afiliados a la C.N.T., conducta tan perjudical para nuestra Organización, para todos nosotros y para el antifascismo español en general.

A pesar de cuanto obstáculo se nos oponga dentro y fuera de nuestra Organización, el **Movimiento Confederal de Liberación** de la España oprimida por la más despótica dictadura de todos los tiempos, hay que batir el cobre donde sea para que no se malogren los planes conspirativos que el pueblo español espera de sus más preclaros y valerosos adalides.

Lo supradicho no es una llamarada fugaz de «entusiasmo». No; puesto que no nos movemos solamente a impulso de un optimismo exclusivamente entusiasta, aunque es una verdad como un templo que, para hacer grandes cosas en la vida, hay que estar fuertemente entusiasmado, ya que sólo se puede inflamar a los demás, cuando dentro de uno mismo arde la viva llama de la fe en el ideal que sustentamos. Lo estamos haciendo, movidos por un espíritu netamente realista y positivo, que es el que nos hace comprender la necesidad inmediata de desplegar acción combativa o prever el suicidio colectivo e inevitable a corto plazo de nuestra Organización confederal exilada.

Entusiasmo, desde luego, debemos tenerlo, porque entendemos que también una dosis de él es imprescindible y además porque la gente de base lo tiene, y nosotros, que nos sentimos en todo vinculados con ella, que formamos parte integrante de la misma, conservamos latente ese buen esteritu para no dejarnos llegar por las procelosas mareas del exilio. Pero eso no quiere decir que nuestras reacciones y actuación obedezcan al impulso de la lógica mentalidad de un optimismo nato, movido por la vehemencia temperamental y el entusiasmo ilusorio. El entusiasmo es sólo un accesorio de la capacidad, el interés, la visión, la responsabilidad, la inteligencia, la buena fe, etc., etc., y son estas cosas las que echamos en falta entre esa gente que se solaza en servir de rémora y en actuar de apaga-fuegos en los medios antifranquistas del exilio.

Son evidentes los resultados negativos y contraproducentes de las actividades de algunos buenos compañeros, que no acaban de comprender que, en los tiempos actuales, fracasarán siempre los que, llevados de su egolatría, desprecian el trabajo en equipo. Es a esta luz que debemos de contemplar la larguísima cadena de conflictos internos que nos ha traído y traerá aún el dichoso acuerdo del último Congreso confederal al respecto de los «patronos».

El hecho de que algunos militantes confederales y anarquistas, en la actualidad, por hallarse desplazados de su medio formativo se dediquen a ciertas actividades burguesas, no debe invalidar la general trayectoria que han seguido, sumados al conjunto de nuestra común militancia, puesto que sólo se trata de excepcionales desviaciones impuestas por las circunstancias, Desviaciones limitadas a las imperiosas exigencias de la **lucha por la vida,** en un medio predominantemente mercantilista y sumamente rarificado en un cien por ciento a los estímulos que demanda nuestra conformación ideológica, ya que en una ambiental situación y lugar en que apenas encuentra eco y resonancia nuestro proselitista apostolado e inquietudes espirituales, no es tanto que los momentáneamente desviados militantes a que hacemos mención, sean malos, codiciosos y de mentalidad burguesa, como el hecho evidente y palmariamente probado de que, en un medio así, como en toda estructura capitalista, todas las añagazas, prevenciones, astucias y simulaciones son pocas para protegerse contra la inseguridad y el temor de no poder obtener el sustento del día siguiente.

Con lo antedicho, no es cosa de que queramos justificar la manida frase ¡hay que vivir!, puesto que la concordancia entre lo que se piensa y lo que se hace, esto es, la integridad y lógica consecuencia con las ideas que se sustenta, son las que valorizan, en todo tiempo y lugar, un ideal y lo hacen efectivo. Así, pues, quede claramente dicho que no tratamos de justificar lo injustificable, sino de explicárnoslo, ya que en nombre de ningún principio, sea el que fuere, se puede justificar, pongamos por caso, la explotación del hombre por el hombre, y en nombre del anarquismo muchísimo menos aún.

Ese ¡hay que vivir! es una mala cosa, es un argumento absurdo y totalmente falso, cuando con él se presupone que hay que transigir e incluso aceptar todo lo que de ruin y cobarde pulula por doquier, con tal de agenciarse uno ventajas materiales que nos pongan a cubierto de ser bajamente considerados y explotados por los demás. Porque de aceptar tales sofísticas justificaciones, ello implicaría lo de **sálveme yo y que se hunda el mundo.** Esto es, el mismo principio de Maquiavelo y perfeccionado por Loyola: «el fin justifica los medios», tan grato a cuantos viven y medran con el trabajo ajeno.

Con el ¡hay que vivir! ese, equivaldría a tanto como pretender justificar todo el parasitismo social, empezando por los gobernantes, capitalistas y parásitos de toda laya, y terminando por los que, no teniendo nada, sirven de sostén con su servidumbre voluntaria al mundo que aquellos representan.

La jerarquía es también una mala cosa, pero es peor aún si va acompañada de la miopía. Y los que se valen del usufructo de cargos a perpetuidad, considerándose insustituíbles, impiden que se manifiesten nuevas promociones de valores funcionales e ideológicos que aporten a las organizaciones savia nueva y renovadora de métodos de propaganda y acción más modernos y eficientes. Por cuanto somos de opinión de que el **Movimiento Confederal de Liberación** debe marchar por encima de jerarquías, de jerarcas y de intereses personales. De lo contrario no andará, malográndose las posibilidades de enriquecer el historial de nuestra Organización con una nueva gesta revolucionaria que puede dar al traste con la tiranía que prevalece en España.

El momento psicológico del pueblo ibérico es muy apropiado a la eclosión de un episodio insurreccional contra las dictaduras del perjuro Franco y del taimado Salazar, que subyuga a nuestros hermanos portugueses.

Hay que actuar contra viento y marea para salir del impase en que estamos metidos, rompiendo con la inmovilidad del aparato burocrático de partidos y sindicales del exilio, haciendo frente a la cada vez más potente y perfilada hostilidad de ciertos sectores del antifascismo español que no admiten, por ejemplo, el que las nuevas generaciones juveniles se pongan en movimiento por sí mismas para hacer marchar lo que ellos han dejado atascado tras de largos años de inactividad. Acción juvenil que sólo estimulamos de veras unos pocos militantes de la vieja guardia cenetista y libertaria. Acción que, forzoso es reconocerlo, está dando ya resultados francamente compensadores, por el favorable eco que se le brinda en casi todos los lugares donde esta floración de deseos de lucha revolucionaria se manifiesta, poniendo de relieve la magnífica disposición que observamos, no ya solamente en la gente de casa, sino también en esos medios afines o simpatizantes que de manera tan eficaz se prestan a marchar con nosotros en cuanto podemos necesitarlos, volcándose en actividades y creación de recursos para ser utilizados tan pronto como entren en función las directrices conspirativas vis a vis de la liberación de España.

José ALBEROLA

México, mayo 1962.

Declaraciones sobre las huelgas de España

DEL GOBIERNO REPUBLICANO ESPAÑOL

El gobierno de la República española sigue con honda preocupación el desarrollo de las huelgas obreras en las cuencas carboníferas de Asturias y las que, por solidaridad con los mineros asturianos, se han planteado en diversas factorías metalúrgicas y astilleros de Beasain, Bilbao, Altos hornos de Sagunto, Valencia, expresando su profunda simpatía por ellos, como por toda la sufrida clase trabajadora española, sometida desde hace veinticinco años a un régimen de opresión y miseria que le plantea el dilema de emigrar o rebelarse, a pesar de estar prohibida la huelga por una ley, cosa que en ningún pueblo libre ocurre.

Lo primero, emigrar, lo hacen todos cuantos pueden obtener pasaporte y visados, aunque se trate de ir a países adonde jamás se dirigió el emigrante español, como son Alemania, Suiza, Canadá y Australia, cuyas lenguas y modos de vivir le son tan extraños, lo que prueba que lo hacen por necesidad, por desesperación, para liberarse de la miseria en la que están sumidos.

Como por desesperación han estallado las huelgas de Mieres, Turón, Oviedo y otras cuencas de Asturias, a pesar de las amenazas de las Empresa y de haber intentado suplir a los mineros en huelga con pobres campesinos de León, Castilla y Extremadura, explotando bárbaramente su hambre; a pesar de las bárbaras coacciones ejercidas por la guardia civil y la policía; a pesar de haber encerrado y apaleado bárbaramente a muchos huelguistas, haciendo caso omiso del llamado Fuero de los Españoles, jamás aplicado lealmente.

El Gobierno de la República, al denunciar estos hechos a la opinión internacional y al hacer los más ardientes votos por el triunfo de los huelguistas en sus justas reivindicaciones, se dirige a todos los Sindicatos del mundo libre para que ayuden al pueblo español que lucha por sus derechos sociales y por jornales que le liberen del hambre; como se dirige a la Organización Internacional del Trabajo, a fin de que se cumplan en España las convenciones aprobadas en sus asambleas y que obligan a todos sus miembros.

DE LA ALIANZA SINDICAL

La política social y económica que desarrolla el gobierno español, conduce a los trabajadores, funcionarios y empleados, a la miseria y al hambre. Ausentes de nuestro país las verdaderas manifestaciones del Sindicalismo Libre, imposibilitados los trabajadores de poder examinar con la clase patronal, los Contratos de trabajo que regulen las normas de producción, salario y seguridad en el empleo, los trabajadores se han visto forzados a usar del derecho de huelga, reclamando una distribución más equitativa del producto de su trabajo.

La aplicación, por el gobierno, de leyes de excepción, no facilitarán la resolución del problema planteado. Al contrario, lo agravarán. Mientras subsistan las causas que han originado la huelga, subsistirán los odios que el Pueblo siente contra el régimen de dictadura que le explota y le esclaviza.

La Alianza Sindical, sentido y voz del Pueblo español, saluda fervorosamente a sus hermanos de clase, a quienes ofrece su ilimitada solidaridad.

LA ALIANZA SINDICAL
U.G.T. — C.N.T. — S.T.V.

---

consignas propias y no han de dejarse dominar ni dirigir por los caudillos comunistas, ni socialistas, ni sindicalistas. Este es mi criterio.

María Luisa escuchaba con atención profunda. Veía en su frente ancha y contraída el cerebro poderoso, la mente lúcida que dominaba por la inteligencia y el prestigio limpio de sus manos productoras.

E involuntariamente le comparó con Pereda. ¡Qué diferencia había del uno al otro! La idea leal, desinteresada, noble; la entrega generosa a una causa que no podía darle beneficios, en éste; en el otro, la ambición, el deseo de Poder y de mando, la creencia en su alto destino, el engreimiento del pastor de multitudes.

Después charlaron de mil cosas más. Salcedo hacía preguntas sobre Orbejo y María Luisa contestaba. Carmen asistía a la conversación sin mezclarse en ella, envolviendo a Luis en la mirada luminosa de sus hermosos ojos. Poco a poco, María Luisa se fué franqueando. Explicó su infancia y su adolescencia, su vida sin hogar, en las Residencias de Estudiantes; el año pasado en Orbejo, completamente sola. Los dos esposos se interesaron por ella, adivinando la bondad y la excelsitud de aquella naturaleza, casualmente caída en los medios obreros y anarquistas.

A través del diálogo, el alma de María Luisa se transparentaba, mostrándose con toda su altivez sencilla, en su misticismo innato, en aquel desinterés por sí misma, que era el mejor y más extraordinario adorno de su carácter. Quizá nunca se había franqueado como entonces, sintiéndose comprendida y escuchada con simpatía.

Se dieron cuenta de que eran las doce, cuando aún debían lavarse los platos.

Carmen exclamó:

—¿Sabéis la hora que es? Está dando la media noche, y aun tengo que lavar los platos.

—No te apures, los lavaremos juntas.

Espontáneamente, el tuteo se había establecido entre ellas. Y en la cocina, en medio de los utensilios familiares, continuó la charla. Ahora fué Carmen la que habló de sí misma. No era más que una humilde obrera, tejedora en una fábrica. Conoció a Salcedo en un mitin, al que acudió llevada por su padre. Se enamoraron pronto, y hacía año y medio que estaban unidos. Contaba ahora veintidós años y Luis treinta; ocho más que ella. Se unieron sin dificultades, pues los padres de ella eran algo conscientes y Salcedo les fué muy simpático, por su manera de ser recta y honrada.

Eran perfectamente felices; cada día se querían más y ella estaba más contenta de haber juntado su suerte a la de aquel hombre, tan distinto de los otros. Había estado preso varias veces; ella continuaba trabajando en la fábrica, deseando no perder la ocupación, que tan necesaria le era en las malas épocas.

María Luisa la escuchaba con simpatía, viéndola tan enamorada; en el fondo tan niña aún y tan pueril. Pero en el curso del diálogo se había dado cuenta de que Carmen conocía todos los asuntos de Salcedo y de que era callada e inteligente, guardando dentro de sí tesoros y virtudes sin duda aun ignorados.

—¿No temes por Salcedo, viéndole mezclado en asuntos tan peligrosos? — preguntó María Luisa, en un resto de sus temores de muchacha educada para la vida tranquila y media.

—Sí, temo, pero ¿qué remedio queda? Además, que estoy muy conforme con sus ideas y dispuesta en todo momento a compartir sus sinsabores y sus peligros. La vida es así. Nos la impone la injusticia de esta sociedad y el deseo de luchar por otro mundo mejor.

—Tienes razón — murmuró María Luisa pensativa —. ¡Qué otra existencia, distinta de la de los demás seres, es la que vivís vosotros, viven cuantos comparten estas luchas y estos anhelos! El mundo desconoce tanto esfuerzo noble, tanto sacrificio, esta dignificación de la vida que vosotros representáis. Digo vosotros, porque aun me siento fuera de este mundo. Vengo de otro muy distinto, sin más guía que mis inquietudes y mi buena voluntad. Espero llegar a donde ya habéis llegado vosotros, sin embargo.

Aquella noche apenas durmió la muchacha. Le sorprendió el nuevo día dando aún vueltas en la cama. Cuando cogió el sueño, durmióse tan profundamente, que no oyó como Carmen y Salcedo se marchaban al trabajo. Levantóse sin saber la hora que era. Se vistió y salió al comedor. Sobre la mesa halló un papel, en el que le daban instrucciones. No habían querido despertarla. Tenía en la cocina el desayuno; a las doce volverían del trabajo y comerían juntos. Entre tanto, que hiciese lo que quisiera; era la dueña de la casa.

Le divirtió la forma original de dejarla, entregada a sí misma, en la casa de dos personas que sólo hacía horas que la conocían. Desayunó con apetito el café con leche y tostadas con manteca que le habían dejado, y después se puso a asear la cocina y a pasar la escoba y quitar el polvo del piso. Viendo que sólo eran las once, pensó en preparar la comida. Pero no sabía dónde tenía Carmen los trebejos e ignoraba además qué clase de vida llevaban los dos esposos.

Resolvió esperar, pues. A las doce y cuarto hizo su aparición Salcedo, el primero. Cada uno tenía un llavín y entraban y salían sin llamar.

Al ver a María Luisa con las mangas arremangadas y comprobar que había aseado toda la casita, púsose a reir alegremente.

—¡Vaya! ¡Cuánto trabajo ha hecho en tan poco tiempo!

—Más haría, si supiera qué coméis y dónde está lo que hay que guisar

—No se preocupe Ahora encenderé el fuego y empezaré a poner la comida. El primero que llega de los dos, lo hace. Esta es la consigna.

—El fuego está ya encendido. Lo que no sé es qué poner en él. A falta de otra cosa, he puesto agua.

—¡Pues de primera! ¡Qué auxiliar tan excelente nos ha salido!

No la tuteaba, viéndola aún fuera de su medio. María Luisa lo notó y exclamó:

—¿Cómo es que el tuteo ha surgido espontáneo entre Carmen y yo, y... tú no me tuteas?

(Continuará.)

DE TOUT ET POUR TOUS

Libres opiniones

Exponiendo criterios sobre temas orgànicos

Dígase y aléguese lo que se quiera, siempre hay motivo para reuniones de militantes; siempre hay cuestiones sobre las que, por lo menos, deben cambiarse impresiones y dejarlas en manos de comités o comisiones de relaciones, mas con una condición: la de no dar lugar en ellas a que los compañeros se cansen, o protesten no acudiendo al ver que hay quienes pretenden que sus opiniones o puntos de vista son invulnerables o poco menos y han de prevalecer, para lo cual insisten, machacan, repiten. Es entonces cuando algunos se retraen y las cosas se tratan entre reducido número, que ni aún así logra ponerse siempre de acuerdo, hasta el extremo de tener que recurrir a votaciones deprimentes, en que FF. LL. de algunos cientos de afiliados, toman decisiones o posición por escaso número de votos. Y eso, amigos todos, es deplorable.

No hay asunto, por pequeño que sea, que no merezca amplia, pero serena, discusión, que por algo somos libertarios, amantes de la libertad para todos. Sigo opinando que comisiones de relaciones o comités, si tienen nuestra confianza, ya que por algo fueron aceptados por la mayoría organizada, sólo en cuestiones en las que no cabe vuelta de hoja ni posible discrepancia, deben obrar, siempre con la responsabilidad característica entre militantes libertarios.

En las otras, es y será preferible consultar todo lo más ampliamente posible al grueso o conjunto de afiliados. Lo demás, quiérase o no, acabaría por conducirnos irremediablement hacia un dirigismo de consecuencias desastrosas y daría lugar a que parte de la militancia se acostumbrara a no pensar sino en raras ocasiones, a no molestarse sino lo menos posible.

Y eso choca, es contrapuesto a lo que fué, es y debe seguir siendo lo primordial en nuestros medios; quede la práctica que critico para otras organizaciones, no para la nuestra.

Al paso que vamos, si no sabemos reaccionar, acabaremos por renegar de ese medio tan eficaz para mantener calor, ambiente fraternal, como es el de encontrarse en reuniones o asambleas, a condición, como he dicho, de no ir a ellas a aburrir a nadie y sí a que cada cual exponga su criterio, su sentir, su afán, exento de otras miras que las de ser útiles a las ideas y a la organización, dejando fobia, envidia o rencor, fuera, lejos de nuestros locales o lugares de reunión. Cuando el idealista es capaz — y con un mínimo de voluntad y deseo, ello es fácil —, de ser comprensivo, tiene tiempo para acudir a cuantas reuniones sean necesarias, sin por ello tener que abandonar sus ocupaciones preferidas, ya que lugar hay siempre para todo.

¿A qué obedece el cansancio de que tanto se habla? ¿Puede uno considerarse CANSADO cuando de discutir nuestros asuntos, todos importantes por mínimos que a simple vista parezcan, se trate? Yo opino todo lo contrario, compañeros. Para que los demás no se cansen, no se fastidien, comencemos por ser amenos, breves, sinceros y dispuestos a evitar esas discusiones interminables, de las cuales no sale luz, ni acuerdo y sí muestras de creerse uno más capaz, más enterado, más sábelotodo que nadie.

Ahora se trata, en el exilio, de reunir gran número de afiliados a un Sindicato, ya que, en realidad, los que hemos quedado, todos más o menos, podemos considerarnos militante. Siendo así, TODOS, pues, debemos comentar, cambiar impresiones, sugerir, proponer, indagar cuanto tenga relación con la lucha contra el fascismo que sigue asolando nuestro pueblo.

Y eso solo puede hacerse desde la prensa, a la que muchos más compañeros podrían y deberían acudir, y en las reuniones o asambleas. Es la única manera de que nuestra cohesión, no sólo se mantenga, sino que aumente; a las reuniones hemos de asistir e invitar a cuantos simpatizantes sea posible. Es así como el ambiente y la moral combativa irán en aumento constante.

¿Qué menos que una reunión ordinaria mensual debiera celebrar cada F. L. y cuantas otras sean necesarias?

¿Puede, el asistir a las reuniones, perturbar nuestra vida particular? De ninguna manera, estimo yo.

Hace tiempo se habló en nuestros medios de que (como en otros que nada tienen de común con los libertarios) al llegar a un Congreso — antes ya —, se nombren comisiones dictaminadoras previas. Yo no pondré en duda la buena intención y deseo de los compañeros que así piensan y que tienden, según ellos, a evitar largas e interminables discusiones, a veces sobre aspectos de detalle que pueden parecer mínimos o de poca monta. Yo no sé hasta qué punto podría evitar esas largas discusiones un tal método. Partimos de que la Asamblea es soberana; hay asambleas locales de muy poco número, puesto que son pocos los afiliados. (No se olvide que generalmente son — en proporción — las más asistidas). Entre ellos hay casi siempre entera compenetración, pero acaso no la debida capacidad, a pesar de lo cual tienen, deben tener, los mismos derechos a exponer su criterio que las «grandes», en ello me parece que convenimos todos. Mas si carecen de la suficiente capacidad, ¿de qué forma harán conocer su criterio, si de antemano las comisiones o ponencias fueron nombradas? Se dirá que pueden hacerlo después de leído el dictamen o ponencia. En cuyo caso sobra esto. O bien hay que esperar a oir a cuantos lleven acuerdo al Congreso. Y entonces volvemos a lo mismo, a lo de antes, a lo que siempre ha sido tan nuestro, a que cada delegado exponga el criterio y el acuerdo que su F. L. le encomendó, para después hacer el resumen, caso de no existir unanimidad de opinión.

No, compañeros. El mal, la prolongación a veces indefinida de un Congreso, no viene de ahí. Es ya viejo, conocido, repetido y vuelto a repetir. Una F. L. grande tiene — por ello — mayor amplitud para discutir, tomar acuerdos y enviar delegados (tres o más a veces). Ello la coloca, quiérase o no, en condiciones de superioridad interventiva, mientras que la pequeña, con un solo delegado, casi siempre modesto y sin ínfulas, espera, espera hasta que sus posibilidades económicas y de tiempo, le indican que la hora de su regreso ha llegado, sin poder quedarse hasta el final. En el pasado Congreso, un delegado tuvo el humor, la paciencia y la curiosidad de contar las intervenciones de cierta delegación y al cabo de algunas sesiones, llegaban casi a cuatro docenas de veces. Porque ocurre que de la misma delegación y sobre el mismo punto o tema, hablan uno tras otro sus tres o más delegados. Y cuando pide la palabra otro que es solo, se le requiere brevedad, concreción y no sé cuantas cosas más. Con la particularidad de que son las intervenciones de las FF. LL. con doble o triple delegado, las que generalmente constan en acta, en detrimento de las pequeñas; a éstas se las suele catalogar en lo genérico de: «Se adhiere a lo dicho por la F. L. de tal».

Se impone, pues, ese mínimo de comprensión y tolerancia mutuas. Solo así nuestras reuniones y comicios serán tan breves y sustanciosos como los temas en discusión lo requieren y de una eficacia que a todos satisfaga.

Lo demás, las comisiones previas antes de exponer sus acuerdos cada compañero o delegación, no nos conducirá a buen puerto. Si el delegado que sabe expresarse lo hace en pocas palabras, sin tener demasiado en cuenta el número de afiliados que representa, recurriendo más bien a la transigencia y sensatez, y los demás procuran hacer lo propio, el Congreso u otro Comicio o reunión, será eficiente, fructífero, los acuerdos tomados sin interminables discusiones, y, si no por unanimidad, sí por aclamación, sin dar lugar a esas votaciones engorrosas que poco dicen en nuestro favor, ya que nuestra Organización debiera irse acostumbrando a prescindir de ese medio de ponerse de acuerdo, poco concordante con la idea ácrata, libertaria, savia sin la cual perdería casi por completo todo su contenido.

Esas prácticas podrían conducirnos a lo que hemos de evitar: a que se nos dé hecho, o mascado, lo que entre todos hemos de hacer. Porque, de aceptarlas, habría que añadir la otra de establecer listas de compañeros para los cargos representativos. Las razones expuestas en uno y otro caso, no me han convencido, ni creo convenzan a no ser por simple comodidad. Ello dicho sin animosidad contra nadie y sí en nombre de la sinceridad que a los libertarios ha de seguir caracterizándonos.

Desde las columnas de nuestra prensa, sin llegar a minimizar problemas o personas, es posible exponer los más contrapuestos criterios. El mío aquí está sobre lo que yo creo de interés para la mejor buena marcha orgánica, en esos aspectos que considero sumamente importantes, por no decir vitales para la C.N.T. y para el conjunto del movimiento libertario.

Julián FLORISTAN

COMITE DE DEFENSA de los refugiados

Es posible que sorprenda o maraville el título que encabeza estas líneas; pero, tómate la pena de leer hasta el final, lector, y verás que no está tan desplazado como parece. En efecto, hace pocos días comentaba con un compañero (que, dicho sea de paso, está al corriente de la situación administrativa de los refugiados), las anomalías que se sucedían, ya sea en tener abandonadas cuestiones de interés material para los viejos, ya en la propia defensa de los refugiados, a la vista de ciertos atropellos debidos a la sola interpretación de algún alto funcionario de cierto ministerio el que, en un exceso de celo, implicaba a militantes de las organizaciones en problemas que nada tenían que ver con ellos.

Este compañero (del que no cito nombre por ser harto conocido), se enfadó ante mi argumentación y me respondió: «Vosotros hacéis como la bruja del cuento, que se pisaba la cola del manto y creía que la perseguían. Es decir, que nada habéis hecho para impulsar vuestra propia fuerza en aras de un respeto de vuestros derechos y mirí ficas concesiones a la situación de los refugiados. ¡Me explicaré!

En estos momentos en que las organizaciones y partidos habéis concluído un pacto en el exilio, en el momento en que en toda la Francia se constituyen Comités de Enlace C.N.T.-U.G.T., no se ha pensado en crear el más importante de los organismos, de interés vital e imprescindible en el exilio: El Comité de Defensa de los Refugiados.

Pasemos somera revista a los problemas que se han planteado y que se están planteando diariamente. Para no ir más lejos, no hace mucho tiempo, por una interpretación muy ligera del Sr. Ministro de Asuntos Extranjeros francés, Sr. Couve de Murville (léanse las declaraciones que hizo en la Cámara de Diputados, diciendo que los refugiados españoles iban a efectuar una manifestación ante el consulado franquista) se detuvo a una buena cantidad de refugiados con las molestias y sinsabores que ello produjo. En las gestiones que se hicieron para subsanar la metedura de pata ministerial, intervinieron varias personas de diferentes organizaciones, la mayor parte de veces doblándose unas a otras las personalidades presentidas, creando una sensación desagradable de divisor en contra del dividendo.

En otros casos — por ejemplo, los de interés económico — el problema es todavía peor, porque falta información y la que existe es guardada celosamente por parte de unos y con la ignorancia por parte de otros. Lo que resulta una incongruencia, o, lo que es peor, un interés proselitista, cuando en estos casos es el interés de todos los refugiados el que está en juego.

Ningún organismo de refugiados existe que con toda claridad pueda informar a la masa exilada, a no ser la Oficina de Refugiados que informa individualmente y no siempre con la claridad debida, para no caer en fallo ante las posibles piruetas, en sus decisiones, de los organismos encargados del capital y de su distribución. Existen una cantidad de derechos a los que los refugiados pueden pretender. Existen importantes cantidades, puestas a la disposición de los refugiados bajo ciertas condiciones, y que los propios refugiados ignoran donde, cuándo y cómo deben y pueden solicitar. Pasemos a enumerar algunas de estas disposiciones: Aparte los inalienables derechos a la vejez, a la alocación especial, al fondo nacional de solidaridad, a los H.L.M., a la asistencia judicial gratuíta, a la asistencia médica gratuíta, a los económicamente débiles, enfin, todos los de carácter social que nadie se ha preocupado de explicar.

En lo que concierne a otros derechos, citaré: 1) La ley alemana de indemnización de 1953, modificada en 1956, a la que todos los refugiados tienen derecho, siempre que puedan probar persecución o internamiento. El plazo de admisión se cerró en 1958. 2) Convenio entre Alemania y el Alto Comisario para los refugiados. 3) Fondos de indemnización alemana, puestos a disposición de Francia para sus nacionales y naturalmente para los refugiados naturalizados antes de julio de 1960. 4) «Fondo abierto», entregado por el Alto Comisario para ayudar a los refugiados. 5) Bolsas de estudio. 6) Casas de reposo a estancia permanente. 7) Fondo humanitario español. Y, por último, la ley de diciembre 1961 sobre los repatriados de Argelia, de la que, por el momento, están excluídos los refugiados españoles.

Estoy plenamente convencido de que la mayor parte de refugiados ignoran, si no la totalidad, una buena parte de estas disposiciones a las que pueden pretender. No diré que el pacto, alianza y todo cuanto se haga para presentar la emigración española unida en un solo bloque ante el problema franquista, en tanto que solución política de confianza, sea un fiasco y un contrasentido, pero sí afirmo que una cosa va de parejo con la otra. Ante la unidad del exilio para solucionar el problema español, la unidad del exilio para defender al refugiado en sus legítimos derechos y en sus lógicas aspiraciones en el país de refugio. Por ello es necesaria la creación de este Comité de Defensa del Refugiado, asesor del refugiado, defensor del refugiado, organismo, en fin, capaz de salvaguardarle de las posibles injusticias de que individual y colectivamente pueda ser objeto.

Para probar la necesidad de este organismo, citaré diversos hechos. Uno de ellos es el de la vejez. Infinidad de refugiados llegan a la edad del retiro, presentan su petición a la caja correspondiente, y la solución les llega, dos, tres o cuatro años más tarde. La administración de las Cajas de Vejez es retardataria, a mi juicio, en grado sumo. Una intervención del «Office de Réfugiés» en casos individuales puede hacerse, pero ¿qué mejor fuerza no sería, plantear el problema a los poderes públicos por un organismo representando la totalidad del exilio?

Otro caso: el del fondo entregado por Alemania al Alto Comisario para servir de indemnización a los refugiados perseguidos por «su nacionalidad» y que no tuviesen derecho a la ley alemana de 1953 y 1956. Este Comité de Defensa que preconizo podría haber asistido a las reuniones de información dadas por el Alto Comisario en sus locales de París e informar más tarde a toda la emigración española de lo inútil de efectuar peticiones, pues

(Suite en page 7.)

Testimonio de prosperidad

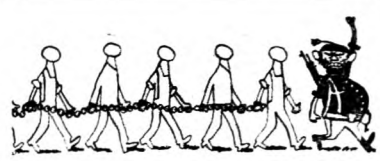
(Suite de la page 4.)

postura de «dejarles hacer» de las democracias, que no fué grano de anís, la Radio Nacional de España no se ha preocupado en ofrecernos, bajo el enunciado «En el nombre sagrado de España», una serie de comentarios a cargo de destacadas personalidades del Régimen, acerca de la significación y alcance del decreto de unificación, la cual comenzó con una glosa de Tomás Borrás, quien, muy seriecito, señaló: «En nuestra Cruzada, los españoles triunfamos, unidos en el «todos a una». Y tras de hacer alusión «a los posibles enemigos de esta recta textura sin fisuras, que es la España de la victoria alada», terminó diciendo: «hay que seguir manteniendo nuestra maciza, perfecta, dura, apretada masa de unidad».

Claro que Tomasín ha descuidado el detallito de que el «todos a una», lo forjó la heroica actitud colectiva de un pueblo para deshacerse del infame corregidor, violador de los derechos humanos de las honestas gentes de aquel lugar hispano, en tanto la Cruzada muestra signo opuesto de aquella gesta histórica que dejó descrita, en toda su grandeza de acción, Lope de Vega, en su célebre comedia «Fuenteovejuna». Mas dado que el tal Tomasín jugó en la cruzadita papel de maldito, a favor del triunfo del émulo del corregidor de marras contra el pueblo español, es natural que se muestre tan vivamente interesado en que don Paco siga haciendo de España el comedero de cuantos «vivales» andan a su alrededor.

Pero como sea que Tomasín no gustó solo de esa pringue comentarista, de ahí que el catedrático de la Universidad Central, señor Lacambra, refiriéndose al tal macizo de unidad caudillal, también dijera: «No puede ser destruído frívolamente, sin atentar contra las fecundas posibilidades que se han ofrecido al quehacer político de los españoles». De tal suerte son tan «fecundas posibilidades» para el desarrollo del clericalismo español, que últimamente se ha establecido un convenio entre la Santa Sede y la España del yugo y las flechas, a virtud del artículo 31 del Concordato vigente, por el cual son reconocidos a efectos civiles los estudios de ciencias no eclesiásticas en universidades españolas de la Iglesia, o sea: completa equiparación con las universidades oficiales. En fin, todo un «vergel» de posibilidades políticas para todos los españoles.

Bien es verdad que ello marcha así, porque, amigo lector, ¡hay «cá» democracia!...



Salvador INIESTA

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

GRAN MITIN EN GIVORS

Crganizado por la F. L. de Givors-Chasse (C.N.T.), tendrá lugar el día 27 de mayo próximo, a las nueve y media de la mañana y en la Sala Municipal de esta localidad, un gran mitin de afirmación sindical, en el que tomarán parte los compañeros:

José PEIRATS
por la C.N.T. de España en Exilio

Maurice JOYEUX
por la grupo «Luisa Michel»

Presidirá el secretario de la Comisión de Relaciones Rhône-Loire, compañero Carlos Zimmermann.

Quedan invitados todos los españoles de la localidad y la región, que amen la libertad.

★

Por la tarde, a las 15 horas, organizado por S.I.A., gran festival de variedades en la misma sala, a cargo del tan aplaudido grupo de Grenoble «Aires de España». Por lo que esperamos no falte ni un español de Givors y sus alrededores.

★

F.I.J.L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo, día 27 de mayo, a las nueve de la mañana, en el Café de la Comédie, place du Théatre.

★

Se pone en conocimiento de todos los compañeros y simpatizantes de la Región, que tenemos jira organizada para el día 17 de junio, a 35 kilómetros de Dijon, seguida de una charla y un partido de fútbol contra un equipo de la región.

Para todas las inscripciones dirigirse al Comité de la F.I.J.L.

F. L. DE PERPIGNAN

Invita a sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 27 a las 9 y media de la mañana, en el café plaza Cassagnes.

Dada la importancia del temario a discutir, se ruega la asistencia de los compañeros.

ALBI. — JIRA A ST-FERREOL

La F. L. de Albi pone en conocimiento de toda la militancia que para el domingo 10 de junio, esta F. L. organiza una jira al lago de St-Ferréol.

Por la mañana, un compañero del cuadro de oradores de la Organización, dará una conferencia-charla.

FEDERACION L. DE MARSELLA

La F. L. de Marsella convoca a todos sus afiliados a la asamblea general que tendrá lugar el domingo día 3 de junio, a las 9 y media de la mañana, en la que se tratará un importante orden del día, para lo cual se recaba la puntual asistencia de todos.

Al mismo tiempo, la Sección de Cultura y Propaganda comunica que tiene organizada una CHARLA que se celebrará el domingo, día 10 de junio, a las 9 y media de la mañana, en el local de la C.N.T.F., Vieja Bolsa del Trabajo y en la que el compañero Luis Gallego disertará sobre el interesante tema «**La juventud en la Sociedad actual**». Fraternal invitación a afiliados y simpatizantes.

CONFERENCIA EN SETE

Crganizada por la Comisión de Alianza Sindical y a cargo del compañero Roque Santamaría tendrá lugar esta conferencia, sobre el tema: **Alianza hoy más que nunca.**

El acto se celebrará el domingo 27 de mayo, a las 10 de la mañana, en el local de la C.G.T.-F.O., 10, avenue Max-Dormoy.

Quedan invitados todos los compañeros del departamento del Hérault y en particular las Secciones de Montpellier, Béziers y Agde.

●

REGIONAL DE ARAGON, RIOJA Y NAVARRA

A los compañeros nativos de Aragón, Rioja y Navarra, residiendo en el departamento del Ariège:

El día 27 de los corrientes, à las 10 horas, en Pamiers, rue Gabriel-Péri (calle Mayor), nº 122, segundo piso, esta Regional celebrará una reunión informativa.

Se invita cordialmente a los compañeros orindos de Aragón, Rioja y Navarra y esperamos que nuestra llamada sea acogida favorablemente.

Nos despedimos, diciendo: Hasta el día 27, en Pamiers (Ariège).

La Comisión Regional

★

La Agrupación Local de Toulouse celebrará reunión el día 27 de los corrientes a las 10, en la Bolsa, Sala de la Bibilioteca.

Se invita a todos los adherentes.

La Comisión

●

FESTIVAL EN CLERMONT-FERRAND

El grupo Artístico Cultural celebrará el día 10 de junio un festival a las 15 horas, en la sala de fiestas de la Casa del pueblo.

Pondrá en escena el drama social del compañero Temblador **Rosita la heroína.** Completará el programa un conjunto de variedades.

●

ALIANZA SINDICAL EN TARBES

El día 27 de mayo, a las 10 de la mañana, tendrá lugar la segunda Charla comentada de una serie que el Comité Local de la Alianza tiene organizada. Esta correrá a cargo de un compañero de la C.N.T., efectuándose en los locales de Fuerza Obrera, rue G.-Clemenceau.

Quedan fraternalmente invitados todos los trabajadores, en particular los afiliados de ambas organizaciones sindicales.

NOTICIAS DE ESPAÑA

El día 23 de febrero un grupo de jóvenes estudiantes de la Facultad de Medecina barcelonesa destruyeron un cuadro situado en el aula representando al «Caudilo»; dicha pintura estaba valorada en más de 100.000 pesetas.

El mismo día aparecieron pintadas las paredes de los pasillos y aulas de las distintas facultades con letreros hostiles al régimen.

Posteriormente, la policía ha detenido a Joaquín Sempere, Sánchez y otro estudiante más, todos ellos estudiantes de la Facultad de Ciencias. El sábado, 400 estudiantes se manifestaron ante la Jefatura de policía. Tras 72 horas de detención ilegal, los detenidos fueron transferidos a la autoridad militar, donde se les incoará, cuando a la autoridad se le antoje, «juicio militar».

La juventud española define, EN ESPAÑA, clara y repetidamente su posición.

LE PROCÉS DE GENÈVE

Quand ces lignes paraitront, la Cour d'Assises de Genève aura déjà donné son verdict au sujet de l'affaire du Consulat d'Espagne. Quatre jeunes camarades sont inculpés pour avoir jeté des cocktails Molotov sur les locaux de la représentation franquista dans la capitale suisse.

A Gênes, le 13 mai, s'est tenue une réunion publique, à l'issue de laquelle l'adresse suivante, à la Cour d'Assises de Genève, a été approuvée à l'unanimité.

Gênes, 14 mai 1962.

Monsieur le Président de la Cour d'Assises. Palais de Justice. Genève (Suisse).

La population de Gênes, médaille d'or de la Résistance italienne, présente à la manifestation de solidarité envers l'antifranquisme espagnol, annoncée par la Fédération Anarchiste Italienne, le 13 mai 1962;

DENONCE à la Cour appelée à juger, le 21 mai prochain, trois jeunes anarchister, inculpés de l'action démonstrative au Consulat d'Espagne à Genève, le régime de violation des plus élémentaires droits de l'homme encore en vigueur en Espagne, les milliers de fusilés, d'emprisonnés, de condamnés à des peines très élévées pour délits d'opinion seulement;

SOULIGNE les derniers événements qui montrent une situation économique et morale insupportable, caractérisée par des manifestations d'étudiants et par des grèves impressionantes par leur ampleur et par les conséquences terribles auxquelles les grévistes s'exposent;

CONSIDERE que l'acte accompli par les trois jeunes anarchistes n'avait pour but que d'attirer l'attention de l'opinion publique internationale sur l'Espagne malheureuse, et aussi sur la menace que le fascisme renaissant fait peser sur l'intégrité de la personne et sur la paix des peuples;

SOUHAITE que dans son jugement, la Cour puisse s'inspirer de l'arrêt de la Cour d'Assises de Gênes, du 15 novembre 1950, laquelle, pour un fait analogue, décida de reconnaitre, pour tous les inculpés, « les motifs de particulière valeur morale et sociale, pour tous les délits ».

Nous tiendrons nos lecteurs au courant des suites de ce procès, qui, à la lumière des récents événements d'Espagne, acquiert à nouveau une brûlante actualité, car il témoigne de la part active que les camarades de tous les pays prennent dans la lutte contre la dictature franquiste.

CONSEJO NACIONAL

Suscripción Pro-Huelguistas de España

A la vista de los acontecimientos producidos en España, originados en la protesta de los trabajadores, pidiendo condiciones mejores de trabajo y de vida, aumento de salarios y respeto de convenios establecidos y burlados por la clase patronal, este Consejo estima que Solidaridad Internacional Antifascista no puede permanecer insensible a los problemas y dificultades que para los obreros españoles se derivarán de esos hechos.

Haciéndonos intérprete, pues, de lo que creemos necesidad moral sentida por todas sus Secciones y afiliados, ha decidido abrir una suscripción internacional pro-huelguistas de España. Esta suscripción será destinada a la ayuda de las familias de los presos y de los despedidos que haya, consecuencia de la protesta proletaria.

El Consejo Nacional abre la suscripción con un donativo de 50.000 antiguos francos, o 500 NF.

Las Secciones, afiliados y simpatizantes pueden enviar sus donativos a: Solidarité Internationale Antifasciste, C.C.P. 12-30-50, Centre de Toulouse.

¡Compañeros! ¡Demostremos con hechos que la solidaridad no es para nosotros una palabra vana! ¡Los que en España están dando ejemplo de valor y civismo, merecen que, por lo menos, no les falte nuestra ayuda!

A nuestros lectores

Por exceso de original y porque estimamos que la cuestión de las huelgas de España tienen prioridad sobre los demás temas, han quedado muchos textos compuestos. Sobre todo, reseñas de los actos públicos celebrados en conmemoración del Primero de Mayo.

A medida de nuestras posibilidades de espacio, se irá dando salida al original recibido, de manera a dosificarlo para que ello no quite a «ESPOIR» la variedad que puede hacer amena su lectura para todos.

COMUNICADO

Las Secciones de Lyon F.N.J.S. y F.I.J.L. constituyen el día 8 de abril de 1962, el comité de Alianza Antifascista, en el cual podrán agruparse todos los jóvenes españoles que deseen la liberación del pueblo español. Esperamos que en breve, en otros muchos sitios seguirán nuestro ejemplo.

Invitamos igualmente a todas las entidades de carácter democrático, para la realización de estos propósitos.

A PESAR DE TODO...

Unos cuantos amigos me escriben, interesándose por mi «preciosa» salud. Merci !

Y todos ellos — cosa que me parece rara — se lamentan de que el exilio español no haga nada. Esta opinión, es compartida por infinidad de compañeros. Yo no la comparto. Y aquellos tampoco.

¿Por qué? Porque, a pesar de todo, este exilio nuestro, que al parecer dormita negligentemente, hace algo: EXISTIR, contra vientos y mareas.

Además de esta noble existencia, no hay un solo exilado que no esté, con España, compenetrado.

Y nada de optimismo exagerado. «Una acción — nos dicen dichos amigos — es lo único que puede convencernos». Muy bien, amigos.

Este solo deseo — accionar — demuestra que los interesados, en su mayoría, quieren hacer algo.

¿Dónde? En España. ¿Cuándo? En el momento que se cuadre. ¿Cómo? De la manera que creamos más eficaz a los fines que perseguimos.

Esto lo llevamos en nuestras entrañas... **a pesar de todo.**

★

Como si adivinásemos que el Interior estaba presto a reavivar nuestros mortecinos rescoldos, escribíamos hace unos días: Jamás, la C.N.T., colaboró en huelgas de origen capitalista, como ocurre, de algún tiempo a esta parte, en ciertos países de nuestro planeta.

★

Sin esperar a conocer el sentido que, en el presente podía significar nuestro aserto, los trabajadores del norte de España y con ellos el estudiantado madrileño, han respondido a la cuestión:

¡Aquí Asturias,aquí Vizcaya, aquí Beasain, aquí Madrid! A pesar de Franco y de todo el aparato represivo que dicho régimen suspende sobre nuestras cabezas, ya lo véis, compañeros desterrados: aquí no se tiembla; la acción continúa».

El exilio comodón, se remueve; prueba evidente de que, **a pesar de todo,** no dormía.

Esto se ha comprobado esta y otras veces; y se comprobará de nuevo, cuando se presente la **ocasión última,** Y si no al tiempo. «Malgré» la Télé, el Frigo y lo demás...

M. BUENACASA

Comite de defensa de los refugiados

(Suite de la page 6).

no tenían derecho a ello. Actualmente los peticionarios están recibiendo las cartas negativas.

Y por último el caso del «Fondo Abierto». ¿Quién conoce la existencia de este fondo que nada tiene que ver con el de Alemania? Algunos solamente que por su situación están obligados de conocerlo, pero que se guardan de darle publicidad. Este fondo, que proviene de una suma elevada entregada por el Alto Comisario de los refugiados para los refugiados, es administrada por las autoridades francesas. a base de un Comité de decisión a la vista de los expedientes que se les presenta por parte de la SIMADE, del SOCORO CATOLICO, del COSAJOR y del SSAE, o sea los estamentos de carácter confesional y el de Ayuda a los Emigrantes. Para tener derecho al «Fondo Abierto» es necesario ser «disminuído físicamente o socialmente», se entiende por socialmente el matrimonio por lo menos con cuatro hijos o cuya situación económica es difícil. El importe total de la ayuda es de 7.000 NF; el plan fijado es más pronto la ayuda a la construcción o la compra de un alojamiento, etc...

Termino, querido amigo, diciéndote que, ya que me has planteado en tono quejoso este problema, debes propiciar en la organización donde militas la creación de un Comité de Defensa del Refugiado, con la intervención de un delegado de cada partido o sindical, de las organizaciones de Solidaridad, de la Liga de Mutilados, de la Federación de Deportados y del Gobierno de la República, solicitando la presidencia honoraria de una personalidad y creando una permanencia en Paris, con un local apropiado y una persona con dotes jurídicas al frente de ella. Sólo así, lograremos satisfacciones en donde actualmente cosechamos decepciones.»

Aquí terminó la peroración del amigo. Callé porque no sabía qué refutarle y pensando quizás en varios amigos que se han visto esquilmados en una buena parte de sus derechos de indemnización alemana por gentes de ropa y birrete que pululan en torno a la moneda altamente apreciable que es el Reich-Mark.

JEP D'ARANES

ECOUTONS NOS COMPAGNES

Le mensonge chez la Femme

Depuis longtemps, depuis toujours, sans doute, on répète partout que la femme est menteuse, que la dissimulation est innée chez elle, chez la plus intelligente comme chez la plus sotte. On va même jusqu'à prétendre « qu'il est presque impossible, comme le dit un philosophe, de rencontrer une femme absolument véridique et sincère ».

De ce manque de sincérité, les causes sont nombreuses, dues à la nature aussi bien qu'à la société. « La nature, dit un philosophe qui déteste les femmes — Schopenhauer — la nature, en leur refusant la force, leur a donné, pour protéger leur faiblesse, la ruse en partage... Le lion a ses dents et ses griffes, l'éléphant, le sanglier ont leurs défenses, le taureau a ses cornes, la seiche a son encre, qui lui sert à brouiller l'eau autour d'elle; la nature n'a donné à la femme, pour se défendre et se protéger, que la dissimulation; cette faculté supplée à la force que l'homme puise dans la vigueur de ses membres et dans sa raison. »

La société s'ajoute à la nature pour développer chez la femme la tentation et presque le besoin du mensonge. Le monde est rempli de conventions, de préjugés, de règles toutes faites, qu'une femme voulant y faire figure et conquérir sa place doit respecter, au moins en apparence. Toutes ces concessions au « monde » sont des mensonges, dont la société est la première coupable.

L'existence matérielle s'achète souvent aux prix de ces concessions.

L'homme, aggravant par sa tyrannie et sa soi-disant supériorité le mal causé par la société, conspire lui aussi à faire de la femme un être faux. Je me souviens d'une pièce de Maeterlink, où il présente une femme, accusée faussement d'adultère par son mari et qui finit, en effet, par le tromper, pour se venger de ce qu'il la croit coupable malgré son innocence et sa sincérité : triste conséquence de la défiance excessive. Si les hommes s'appliquaient à mieux comprendre leurs compagnes, s'ils les aimaient vraiment et s'ils avaient confiance en elles, peut-être deviendraient-elles moins dissimulées.

La nature, la société et souvent les individus eux-mêmes, s'accordent pour maintenir la femme dans une atmosphère de mensonge. Et, ensuite, ils lui reprochent tous de mentir! « La femme, même dans l'extrême civilisation, est toujours beaucoup plus naturelle que l'homme, beaucoup plus près de la vie, beaucoup plus physique, en un mot. » C'est, sans doute, ce qui peut expliquer qu'elle soit, plus encore que l'homme, portée à entretenir le mensonge sous toutes ses formes. Car, en élargissant la question, on pourrait dire que le mensonge, sous la forme de l'illusion, est la base même de la vie. Et la société s'en inspire, comme s'en inspirent la littérature — les contes et les mythes chers aux primitifs — les arts, et le théâtre où la femme excelle dans les rôles d'actrices.

« Le monde entier est un théâtre », disait Shekespeare. Quel est, en effet, l'individu qui jamais n'a mis un masque, qui jamais n'a rien dissimulé de ce qu'il pensait ou de ce qu'il faisait? Pourquoi, alors, accuser seulement la femme, surtout la femme, d'être portée au mensonge, puisque tout le monde ment, plus ou moins?

Peut-être y a-t-il des mensonges indispensables à la vie même et qu'elle porte en elle, et c'est de ceux-là sans doute que parle Ibsen lorsqu'il dit qu'enlever à quelqu'un le mensonge vital, c'est le condamner à mourir.

La femme, dans cette immense comédie, prendrait seulement son rôle plus au sérieux que l'homme.

Il est très difficile de s'affranchir de cette mascarade. Avant de crier « haro » sur la femme, parce qu'elle est la plus faible, il vaudrait mieux, d'abord, se débarrasser soi-même de ces contraintes, de ces mensonges qui enveloppent notre vie.

Au lieu de jeter la pierre à celle qui, plus naïve ou plus sincère que les autres, ose dévoiler les multiples mensonges de la vie sociale, il serait plus noble de l'encourager.

Il y a, à ce sujet, un charmant conte d'Andersen. C'est l'histoire de cet empereur, à qui des mauvais plaisants avaient, disaient-ils, tissé un vêtement d'étoffe merveilleuse et magique, qui devenait invisible pour les individus stupides ou incapables. L'amour-propre aidant, on vit l'empereur vêtu — ou plutôt dévêtu — de cet habit illusoire, se promener, en grande pompe, à la tête d'un cortège. Le peuple entier admirait cette magnifique étoffe, que personne ne parvenait à voir, et les pages faisaient le geste de porter une traine qui n'existait pas.

« Mais il n'a rien du tout sur lui! », dit un petit enfant. Pour une fois, la vérité était sortie de sa bouche; et, plus courageux que les grandes personnes, il osait dire ce qu'il voyait.

Nous sommes un peu tous semblables, hommes et femmes, aux spectateurs de cet étrange cortège. Il semble qu'il y ait un « charme » qui nous empêche de dire; à nous-mêmes et aux autres, l'exacte vérité. La difficulté, mais aussi la noblesse de l'individu libre, c'est de briser ce charme, et d'être aussi sincère que le petit enfant.

UNE REVOLTEE.

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »
Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.
Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.
Administrateur : M. CELMA.

Les Livres

Le Maghreb entre deux guerres

par Jacques BERQUE (1)

Faut-il le dire, cet ouvrage est tout particulièrement tombé à son heure, alors que la guerre d'Algérie vient de prendre fin.

Jacques Berque, historien objectif, a cependant refusé de parler de l'époque récente. C'est avec un recul d'homme de science qu'il se penche sur les faits pour en tirer une explication.

Il se défend — et on le croit volontiers, car ce serait peu conforme à sa tournure d'esprit — d'être parti du présent pour en chercher des explications dans le passé. Il excusera le lecteur de ne pas être à même de suivre un chemin identique.

Pour nous, au vrai, cet ouvrage constitue une vaste explication du large mouvement de libération qui a soulevé les pays maghrébins. Les faits qui nous sont ici relatés expliquent pourquoi les Marocains, les Tunisiens et les Algériens ont été fondés à réclamer leur assimilation tout d'abord, puis leur entière indépendance.

Pour nous offrir une synthèse complète de l'histoire de l'Afrique du Nord, entre les deux guerres mondiales, Jacques Berque n'a pas craint d'examiner une quantité de disciplines qui, étrangères à l'histoire, lui sont toutefois indispensables.

C'est grâce à une recherche minutieuse que l'auteur a pu dégager la création des conflits nés de la colonisation et qui portaient en germe son effondrement actuel.

D'une page à l'autre, il ressort, en effet, que les peuples maghrébins ne pouvaient pas supporter indéfiniment la différence de classes sociales, la différence de traitements et de conditions de vie entre eux et les colonisateurs. On voit aussi pourquoi la mentalité des Européens d'Afrique du Nord était telle que l'assimilation était impossible, utopique.

Le combat qui vient de se dérouler — et qui, même, n'a pas fini de rendre ses ultimes sursauts — existait déjà il y a trente ans, alors que les peuples dominés subissaient, la rage au cœur, la domination européenne.

Il faut ajouter que ce volume, indispensable à tous ceux qui se sont intéressés à la guerre d'Algérie, qui essaient de comprendre la situation actuelle, est écrit dans le style d'un écrivain de race.

Peut-être est-il possible de regretter que les faits ne sont pas classés dans un ordre classique. Outre que la lecture y gagne en variété, on ne peut perdre de vue que la structure de l'ouvrage n'en est pas moins régie par un plan très strict et absolument irréprochable.

Lisez cet ouvrage qui s'achève sur une note d'espoir, sur la remarque que « dans une histoire qui se fait, rien n'est inexpiable ».

J. B.

(1) Editions du Seuil. Collection Esprit « Frontière ouverte ».

DOUTE ET MAUVAISE FOI

Il part d'un bon naturel de douter.

Mais, comme toutes choses humaines, le doute a des limites que la sincérité empêche de dépasser.

Faire croire que l'on doute, malgré l'évidence du contraire, cela s'appelle mauvaise foi.

La mauvaise foi est un manque de dignité; qui se courbe sous son joug, se condamne à errer dans l'indignité de l'ignorance volontaire.

Le doute libère... la mauvaise foi asservit. Ainsi se reconnait facilement l'artisan de la liberté véritable.

OVIDE DUCAUROY

"VIE D'ANSELMO LORENZO"

Fondateur de la Section Espagnole de la Première Internationale

Organisateur et militant de la C.N.T.

★

Résumé : *Lorenzo, jeune typographe, par la lecture de Pi y Margall et de Proudhon, forme sa forte personnalité de militant ouvrier. Quand, en 1868, arrive en Espagne Giusseppe Fanelli, envoyé par Bakounine pour y organiser une Section de l'Internationale, Lorenzo a 27 ans. Il fait partie du groupe qui accueille avec enthousiasme l'initiative. Désormais, il est acquis aux idées de Bakounine.*

★

10. — La Section, constituée à Madrid par 27 hommes enthousiastes et dévoués, croît et s'étend dans toute l'Espagne. A Barcelone, les objectifs de l'Internationale trouvent un magnifique foyer : le groupe de typographes qu'entoure Farga Pellicer, à l'« Academia », la célebre imprimerie. De plus, à Catalogne, une forte organisation professionnelle, la grande « Union Manufacturière », adhère à la Fédération Régionale en 1871. A partir de ce moment, les sociétés de résistance prennent un caractère combatif qu'elles n'avaient pas dans le passé. De simples mutuelles, elles deviennent des organisations de lutte contre le capitalisme et contre l'Etat.

11. — Bientôt la bourgeoisie et le gouvernement se rendent compte de l'évolution qui s'est produite dans la classe ouvrière espagnole. Les persécutions commencent contre les « internationalistes ». Ce nom fut donné, pendant longtemps, aux affiliés à la Fédération Régionale Ouvrière Espagnole — Régionale parce que, dans le concert universel des Fédérations qui constituaient l'Internationale, l'Espagne n'était qu'une « région » de plus.. Cependant, une partie du prolétariat reste à l'écart de cette organisation et demeure groupée dans d'anciennes sociétés qui, comme «Las Tres Clases de Vapor», de Catalogne, ne sont que des mutuelles pour l'entraide en cas de maladie, de chômage, etc.

12. — Mais la Section est créée dans une période propice. Toutes les possibilités sont offertes par les journées de 1868. La révolution populaire est couronnée par la proclamation de la Première République. Les masses salariées, jouets, jusqu'alors, de la politique et des politiciens, se laissant entraîner dans des mutineries et des guerres civiles par les uns et par les autres, commencent à chercher des solutions aux problèmes qui les concernent. L'exploitation capitaliste, l'injustice sociale, l'inégalité économique, que n'envisage aucun parti politique, pas plus qu'il ne leur cherche une solution, apparaissent enfin aux yeux d'un grand nombre. Dans ce riche terrain, la semence internationaliste ne peut que se développer avec vigueur.

(A suivre.)